

Activation de sites de placemaking dans l'espace public : Étude de photographie d'intervalle

Guillaume Ethier
Samuel Miron



La Pépinière | Espaces collectifs

Août 2024, UQAM, Montréal.

Rapport réalisé en partenariat avec La Pépinière |Espaces collectifs.

Équipe de recherche :

Guillaume Ethier

Pascale Nycz

Marianne Larsen

Samuel Miron

Camille Urli

Charles-Olivier Pelletier

Laurence Choquette-Loranger

Naomi Turcotte

Yanis Oussada

Recherche financée par le programme Développement partenarial du CNRS.



Plan du rapport

1. Présentation 4
2. Synthèse 11
3. Méthodologie 16
4. Principaux constats 26
 - a. Fréquentation des sites 27
 - b. Tailles des regroupements 38
 - c. Usage des sites 43
 - d. La vie des choses : étude de l'agentivité du mobilier 59
 - e. Perceptions des usagers 73
5. Bibliographie 80

1. Présentation



1. Présentation

Contexte

En 2021, nous avons été mandatés par La Pépinière | Espaces collectifs pour documenter l'impact de sites de placemaking lancés à Montréal dans le contexte particulier de la sortie de crise sanitaire causée par la COVID-19. Les mesures sanitaires ayant particulièrement touché la vitalité des quartiers denses de Montréal, de nombreux arrondissements avaient en effet entrepris de piétonner des rues, de doter certaines portions de parcs de zones d'animation et d'y tenir des kiosques, d'y installer des équipements temporaires et, parfois, de mettre sur pied une programmation culturelle (spectacles, ateliers, cours, etc.). Comme le milieu du placemaking, de l'urbanisme tactique ou encore de l'urbanisme transitoire – les noms varient – étaient déjà en ébullition à Montréal depuis quelques années, c'est tout naturellement que les pouvoirs publics s'étaient tournés vers des organismes comme La Pépinière | Espaces collectifs pour mettre sur pied ces projets temporaires, profitant ainsi d'une conjoncture favorable engendrée par la crise pour tester un modèle d'activation de l'espace urbain qui vise à redonner l'espace aux citoyens et, dans le cas des rues piétonnées, à amorcer un processus de reconquête d'espaces dominés depuis longtemps par la voiture individuelle.

Question de recherche

Dans ce contexte, une question de recherche toute simple a émergé : que change concrètement le fait d'activer un espace public sur la façon qu'ont les usagers et les usagères de fréquenter cet espace ?



Avenue Bernard, 25 mai, 9 h 48.

Le présent rapport vise à dépasser les intuitions quant aux conséquences de la création d'un site de placemaking dans l'espace public en ce qui concerne l'activité qui s'y déroule et les interactions entre l'espace physique et les personnes ainsi qu'entre ces personnes elles-mêmes. De fait, la piétonnisation d'une rue, tel que le montre la photo suivante, semble bien conduire à l'adoption de comportements particuliers, au respect de règles implicites et explicites dictées par l'aménagement de tables et de chaises, notamment :



Avenue Bernard, 9 octobre, 17 h 15.

Les gens sur place sont manifestement influencés par l'absence d'automobiles, et la présence de mobilier et une certaine ambiance se dégage en effet de la fréquentation d'un tel lieu. De même, un site de placemaking activé dans un secteur sous-utilisé d'un parc autrement bien fréquenté peut mener à des appropriations nouvelles, comme en fait foi cette photo prise sur le site du Bassin des merveilles au parc Lafontaine :



Bassin des merveilles, 26 août, 17 h 58

Mais comment mesurer plus exactement ces transformations spatiales et sociales ? Existe-t-il des différences observables en matière d'*attractivité* (convergence autour d'un ou plusieurs éléments du mobilier urbain) et de *vitalité* (coprésence humaine, interactions

sociales) entre un espace public traditionnel (parc, artère commerciale, place publique, friche, etc.) et un site de placemaking aménagé ? Ces sites temporaires sont-ils toujours appropriés ? Et si non, pourquoi ? Repoussent-ils d'autres usages possibles ? Et que change le fait d'avoir plusieurs usages différents qui se côtoient dans un même espace ?

Dans le cadre de ce projet de recherche, nous avons voulu documenter plus systématiquement ces variations d'ambiance en observant pendant plusieurs mois trois sites alors activés à Montréal par La Pépinière | Espaces collectifs. Nous avons ainsi mis sur pied un protocole de recherche faisant appel à la photographie d'intervalle, une méthodologie détaillée dans la section suivante du rapport. Nous avons utilisé 2 appareils photo identiques (des Fujifilm X100V) qui ont été placés à des endroits fixes lors de séances d'observation de 3 h sur les sites, séances au cours desquelles des photos étaient prises automatiquement toutes les 5 minutes. La documentation qui en résulte, soit 1512 photos prises pendant une période d'observation de 126 heures au total, donne un échantillon riche de l'activité qui s'est déroulée durant cet été 2021.

Dans les pages qui suivent, nous allons livrer les fruits de cette analyse photographique en insistant sur quatre aspects en particulier que permet de dévoiler cette approche novatrice en études urbaines. Un cinquième aspect aura quant à lui été étudié par l'intermédiaire de 126 questionnaires distribués in situ.

a. La fréquentation des sites

Dans un premier temps, la photographie d'intervalle permet de documenter la fréquentation des sites. Pas en termes absolus, car notre analyse se base sur l'information disponible dans les zones visibles sur l'appareil photo, mais bien en termes relatifs, c'est-à-dire que l'on peut mesurer les variations de fréquentation sur les périodes observées¹. En croisant ces informations avec d'autres recueillies sur les images (usages des sites, interactions) et nos notes de recherche (météo, activités sur place, moments du jour et de la semaine, etc.), nous sommes en mesure d'améliorer notre compréhension des facteurs qui influencent la fréquentation des sites de placemaking. Par ailleurs, comme nos séances d'observation se sont tenues à différents moments, incluant des séances avant l'activation des sites, nous sommes en mesure d'étudier les variations de fréquentation qu'induisent ces activations.

b. La taille des regroupements

Un des intérêts de la photographie comme matériau de recherche est le fait qu'on peut approfondir notre analyse de l'image bien après que celle-ci ait été prise. Ainsi, il est possible d'estimer sur les images la taille approximative des différentes grappes de personnes qui fréquentent le site. Il ne s'agit pas de décrire la nature exacte des relations qui lient ces personnes, ni même de déterminer si elles se sont rencontrées par hasard sur place ou si elles s'y sont donné rendez-vous, et encore moins de spéculer s'il s'agit d'inconnus, de

¹ Des chiffres d'achalandage absolus seraient obtenus par un décompte à l'entrée ou à l'aide de senseurs. Or, comme ces sites ont plusieurs points d'entrée, effectuer un tel dénombrement semble illusoire.



connaissances ou de proches, mais il est à tout le moins possible d'évaluer sur chaque photo qui est en situation d'interaction et combien de personnes sont impliquées dans cet échange. Ces informations difficiles à recueillir autrement sont essentielles pour évaluer l'une des promesses à la base du placemaking, l'idée que l'activation d'un espace urbain favorise les interactions sociales et contribue à la lutte contre l'isolement social. Bien sûr, chaque personne présente dans un tel espace n'a pas besoin d'interagir activement avec les autres pour profiter des bienfaits de la coprésence humaine (voir et être vu suffit souvent), mais justement, il semble intéressant de regarder comment la taille moyenne des regroupements à chaque séance d'observation interagit avec d'autres facteurs et crée des conditions propices à la convivialité.

c. Les usages

Dans la recherche se penchant sur la vie sociale dans les espaces urbains, la question de l'usage est récurrente. Que font les gens qui partagent un espace ? L'organisme *Project for Public Spaces* (2009) a suggéré un principe directeur, *The Power of 10+*, selon lequel un espace public attractif offre au moins 10 choses à y faire en même temps. Or, comment observer et compiler ce que les utilisateurs d'un espace y font vraiment ? Certaines méthodes de décompte basées sur l'observation directe existent, mais la photographie d'intervalle a la particularité de montrer quels usages se déroulent en simultanée scène par scène, ce qui nous permet de travailler sur des variations d'ambiance liées au nombre moyen d'usages que l'on observe à chaque moment. De telles informations nous permettent de voir dans quelle mesure les sites de placemaking contribuent — ou non — à l'équité territoriale² en milieu dense, et ce, en offrant des espaces accessibles gratuitement où l'on peut faire un éventail élargi d'activités, de la lecture à la discussion autour d'un café.

d. La vie des objets : études de l'agentivité du mobilier urbain

L'une des particularités du placemaking consiste à produire des aménagements faits à partir de matériaux légers et mobiles, préférant ainsi une approche DIY³ aux pratiques plus encombrantes de design urbain permanent. L'un des sous-entendus de cette approche est que la flexibilité de l'aménagement, et la possibilité même de le moduler en déplaçant le mobilier seraient des facteurs favorisant l'appropriation des lieux. S'il demeure difficile de prouver cette assertion, il est intéressant de se servir de la photographie pour suivre le parcours des objets qui se trouvent sur les sites et voir comment ils sont accaparés, détournés, réemployés par les personnes en présence, donnant ainsi à des fauteuils sur la piétonnisation de l'avenue Bernard, l'exemple étudié plus attentivement ici, une authentique agentivité, soit une capacité d'agir sur la fabrique de la ville au même titre que le font les acteurs humains. Cette analyse engage plus largement une réflexion sur la permanence et la durabilité en urbanisme, deux qualités que l'on confond peut-être trop souvent.

² L'équité territoriale, ou environnementale, est définie par Walker (2012) comme « l'étude de la distribution des éléments bénéfiques (végétation, parc) et négatifs (bruit, pollution) en lien avec la distribution de groupes de population le plus souvent définis selon l'âge, le revenu ou l'appartenance ethnique ». Dans le cadre de cette recherche, nous allons considérer l'offre en espaces publics entre différents quartiers à Montréal.

³ « Do it yourself », ou « Faites-le vous-même ».



e. La perception des usagers et usagères

La photographie, malgré tous les avantages cités précédemment, ne donne pas accès à l'intentionnalité et aux perceptions des personnes en présence. L'on ne saurait se fier, pour en dire plus à ce sujet, qu'à ce que les gens disent de leur expérience et des raisons pour lesquelles ils fréquentent un lieu. Ainsi, pour compléter les informations recueillies jusqu'à présent par l'intermédiaire de la photographie, nos équipes de recherche ont profité des heures passées sur les sites pour rencontrer des personnes intéressées à répondre à un court questionnaire sur leur appréciation des lieux. Nous avons ainsi obtenu des informations complémentaires sur le lieu de résidence des usagers, leur attrait pour ces sites de placemaking et nous avons pu leur soumettre, par questions, quelques hypothèses quant à l'intérêt de ces sites dans l'écosystème d'espaces public de leur quartier.

Pertinence de l'analyse en 2024

Il va sans dire que ce rapport voit le jour avec un certain retard par rapport à la période d'observation qu'il considère. Plusieurs facteurs concomitants ont mené à ce retard et il aurait évidemment été préférable que les informations recueillies soient rendues disponibles plus tôt. D'ailleurs, les trois sites choisis ne sont plus opérés de la même façon et par les mêmes acteurs institutionnels, même si, par exemple, la piétonnisation de l'Avenue Bernard a bel et bien été répétée chaque année depuis. Enfin, les consignes sanitaires en vigueur lors des observations n'ont plus cours aujourd'hui, même si ces règles ne semblent pas avoir affecté outre mesure les interactions observées dans le cadre de ce projet.

Néanmoins, nous estimons que les informations recueillies ici ont un intérêt qui transcende la compréhension de ces sites spécifiques, un intérêt qui peut servir La Pépinière | Espaces collectifs dans la conduite de tous ses projets, mais aussi toute entité citoyenne, organisme ou autorité publique qui mène ou voudrait mener un projet de placemaking. De fait, les constats pertinents recueillis dans ce rapport sont autant d'éléments qui permettent, nous le verrons au moment de la synthèse, de justifier le bien-fondé des actions de placemaking. La méthode d'analyse s'intéresse de fait aux interactions entre les éléments hétérogènes qui animent un lieu, une posture qui nous permet de tirer des constats plus relatifs qu'absolus, et donc facilement transférables à d'autres situations. Qu'importe le contexte dans lequel une action de placemaking est érigée, un certain nombre de règles génératives permettent, jusqu'à preuve du contraire, d'aligner l'intention affichée de créer un espace convivial avec ses effets concrets.

Précisons par ailleurs que nous avons accompagné dans cette recherche un organisme, La Pépinière | Espaces collectifs, qui est hautement réflexif par rapport à ses propres actions, réceptif aux constats faits par la recherche, en plus d'être à l'écoute des commentaires formulés par les communautés locales, une approche à ranger plus spécifiquement à l'adresse du « critical placemaking » (Toolis, 2017). Le placemaking est un outil puissant dans la fabrique de la ville contemporaine. Il permet d'agir plus soupagement que l'urbanisme traditionnel et peut contribuer à activer la vie sociale dans les quartiers, mais cette « activation » peut aussi servir, par exemple, à masquer des problèmes sociaux comme l'itinérance (Kudla, 2023). Reconnaître le potentiel du placemaking, c'est aussi rester vigilant face à ses écueils potentiels.

2. Synthèse

2. Synthèse

Cette étude basée sur une méthodologie novatrice, la photographie d'intervalle, permet de démontrer, suivant plusieurs paramètres, que le fait d'activer un espace public traditionnel (artère commerciale, espace public sous-utilisé, secteur de parc) avec un projet de placemaking entraîne des transformations mesurables de l'organisation sociale dans cet espace. Le placemaking est une forme souple d'urbanisme qui cherche à revitaliser des espaces abandonnés ou sous-utilisée à l'aide d'un aménagement temporaire et d'une programmation culturelle qui vise à favoriser l'appropriation citoyenne. Selon l'organisme *The Project for Public Space* (2017), plusieurs attributs, intangibles et mesurables, font la qualité d'un espace public, tel qu'illustré dans ce diagramme :



En nous concentrant sur l'étude de trois sites de l'organisme la Pépinière | Espaces collectifs à Montréal, nous avons pu observer des différences tangibles en ce qui concerne deux aspects en particulier identifiés par PFPS : *l'attractivité* et la vitalité, soit le fait, respectivement, d'attirer des personnes sur un lieu et de générer une synergie qui favorise les interactions sociales, ce qui s'apparente à ce que PFPS appelle ici « interactive » et « welcoming ». 11 constats émergent de cette recherche :



Attractivité

1. *L'achalandage des espaces publics triple lorsque les sites de placemaking sont activés*

Le nombre de personnes observé en moyenne sur chaque photo passe de 4,96 quand les sites ne sont pas activés à 16,91 lorsqu'ils le sont.

2. *Une programmation culturelle n'augmente pas significativement la fréquentation des sites*

Les données de fréquentation n'indiquent pas qu'une programmation culturelle (buvette, atelier, DJ, marché, etc.) fait augmenter le nombre de personnes qui fréquentent les sites, avec en moyenne 13,69 personnes/image que nous observons quand il y a des activités programmées, contre 12,43 personnes/images quand il n'y en a pas ou que le site de placemaking n'a pas été activé. En revanche, plusieurs indicateurs montrent qu'ils accompagnent l'ambiance de manière positive.

3. *La fréquentation des sites augmente quand il fait beau, chaud et en soirée*

Si la fréquentation des espaces observés varie en fonction de la météo et de l'heure de la journée, les sites sont systématiquement plus fréquentés lorsque les projets de placemaking sont activés. Ces derniers affectent quelques paramètres de l'attractivité, notamment en ce qui concerne la fréquentation le soir qui augmente.

4. *La taille des regroupements est plus grande sur les sites de placemaking activés*

La taille des groupes observés sur les photographies est d'en moyenne 1,88 personne/groupe lorsque les sites sont activés, contre 1,55 personne/groupe lorsque les sites ne sont pas activés.

5. *La taille des regroupements grandit au cours de la journée*

Les personnes parcourant l'espace public sont de plus en plus en situation de socialisation au cours de la journée. C'est d'autant plus vrai sur les sites activés où la taille des groupes est en moyenne $\frac{1}{2}$ personne de plus par groupe comparativement à la situation en temps normal.

Vitalité

6. *Le nombre d'usages différents double sur les sites activés*

En considérant 14 usages différents de l'espace (marche, conversation, activité récréative ou jeu, etc.), nous observons en moyenne 1,4 usages différents sur les photos quand les sites ne sont pas activés contre 2,9 pendant l'activation, ce qui témoigne d'une plus grande diversité des usages.

7. *L'activation alimente un usage plus social des espaces*

Les usages qui augmentent considérablement lorsque les sites sont activés sont sociaux, c'est-à-dire qu'ils impliquent généralement l'interaction entre plusieurs personnes : conversation, consommation de nourriture ou de boisson, etc.

8. *La piétonnisation augmente le ratio de personnes stationnaires*

L'étude du projet de piétonnisation sur l'Avenue Bernard montre que l'activation du site fait passer le ratio de personnes stationnaires par rapport aux personnes en mouvement de 0,98 : 1 à 2,93 : 1, ce qui veut dire que la piétonnisation rend la rue plus « collante » en y attirant des gens qui vont rester sur place plus longtemps.

9. *Les équipements mobiles personnalisent l'appropriation des sites*

L'analyse du déplacement de l'équipement mobile (chaises, tables, parasols, etc.), ces équipements étant caractéristiques aux projets de placemaking par rapport à l'aménagement traditionnel, permet de reconfigurer l'espace au gré des besoins et des désirs des utilisateurs, ce qui en favorise l'appropriation.

10. *Les sites de placemaking améliorent la vie de quartier*

Un sondage distribué en marge de nos observations photographiques montre que la très grande majorité des utilisateurs de ces espaces estiment que ceux-ci améliorent la vie de quartier (91 %) et qu'ils augmentent le sentiment d'appartenance (76 %).

11. *Les sites de placemaking luttent contre l'isolement social*

Près de la moitié des personnes interrogées (45 %) ont rencontré de nouvelles personnes sur les sites de placemaking, et plus du tiers (37 %) y ont côtoyé des connaissances du quartier.

12. La perception d'un urbanisme compensatoire à consolider

Près de la moitié des personnes interrogées (42 %) trouvent sur les sites de placemaking quelque chose qu'elles ne trouvent pas ailleurs, comme la proximité du domicile et le mélange de l'offre. En revanche, l'idée selon laquelle il s'agit là d'une offre compensatoire par rapport aux autres espaces publics n'a été exprimée explicitement que par un petit nombre de personnes.

En somme, la présente étude démontre que l'activation d'un site de placemaking change effectivement la composition des espaces publics en agissant comme un incubateur de pratiques sociales qui permet de catalyser des rencontres. Une synergie se met d'ailleurs en place lorsque plusieurs personnes partagent ces espaces : les contacts s'amplifient, la taille des groupes augmente et les usages sont plus variés, ce qui démontre en somme que l'activation peut contribuer positivement à la vie sociale des quartiers.

Nous recommandons en ce sens que ce type de projet soit mené en s'assurant de prendre régulièrement le pouls des résidents à qui il s'adresse. Le placemaking est un puissant outil de transformation urbaine qui pourrait entraîner un usage de l'espace déviant de ses objectifs initiaux. Il faudrait éviter, par exemple, qu'un site devienne un « lieu de party » destiné à un groupe en particulier au détriment de l'ensemble des citoyens d'un quartier, ou qu'il soit instrumentalisé comme tête de pont d'un processus de gentrification, deux effets négatifs qui n'ont pas été observés dans les activations analysées dans ce rapport.

3. Méthodologie

3. Méthodologie

Photographie d'intervalle

Le choix de la photographie d'intervalle a d'abord été pensé en réponse aux besoins de notre partenaire qui avait certaines interrogations par rapport à ses projets :

- Est-ce l'activation d'un site augmente sa fréquentation ?
- Comment cette fréquentation évolue-t-elle en fonction des moments de la journée, de la semaine, de la météo et des autres activités se déroulant dans l'espace (un comptoir de café ouvert ou fermé, par exemple) ?
- Que font les usagers et les usagères sur place ?
- Peut-on observer des interactions entre les personnes présentes ?
- Dans quelles circonstances les personnes présentes se livrent-elles simultanément à des activités variées ?

Puisant dans une approche méthodologique plus large définie comme de l'anthropologie visuelle (Chenal, 2009), la photographie d'intervalle (Pauwels, 2016) est une méthode novatrice visant à tirer profit de la prise de photos à partir d'un point de vue unique de manière à mettre en lumière les variations d'ambiance dans un lieu donné, un peu à la manière du « jeu des différences » dans les journaux. Dans l'espace public, cela implique de placer son trépied au même endroit à toutes les séances d'observation, de mettre l'appareil en mode « Priorité d'ouverture » pour garder une profondeur de champ constante ($f/8,0$), et d'activer la fonction intervalle de l'appareil qui permet de prendre automatiquement des photos à intervalles réguliers.

Les avantages de la photographie d'intervalle sont nombreux : elle permet d'observer directement les interactions des humains entre eux et entre les humains et l'espace matériel et d'en garder la trace pour l'analyse subséquente, d'avoir une vue d'ensemble sur l'évolution des sites et de leur appropriation (sans se fier uniquement à la parole des usagers), de travailler à partir d'échantillon aléatoire de temps et d'espace (champ de vision de la caméra) et de comparer de manière systématique, à travers le temps, des sites dont les caractéristiques physiques peuvent avoir changé. Dans le cadre de cette recherche, un intervalle de 5 minutes entre chaque photo a permis de produire des planches contact de 36 photos environ permettant de « lire » efficacement chaque période d'observation de 3 heures, comme en fait foi cet exemple de planche soumise à l'analyse :

Place du marché 2021-08-13



Place du marché 2021-08-13



Place du marché 2021-08-13



Le caractère systématique de la photographie d'intervalle a pour effet de produire un échantillon semi-aléatoire de moments qui, par effet cumulatif, donnent une idée de l'évolution de l'activité dans un espace. Ici, un après-midi ensoleillé a vu quelques groupes épars profiter de l'ombre en s'arrêtant momentanément aux tables et aux chaises le long du fleuve Saint-Laurent. Le résultat de la photographie d'intervalle se situe en quelque sorte à mi-chemin entre une photographie unique, qui « capterait » bien un moment, mais ne dirait rien de l'évolution d'une scène au cours des heures et des jours, et un film qui serait composé de tant de modulations sans début ni fin précise qu'il serait difficile d'en analyser des scènes.

Place du marché, planche contact de la séance d'observation du 13 août, 12 h 05 à 15 h 05

La sélection du point de vue d'observation sur les sites s'est avérée plus compliquée que prévu initialement. En somme, il fallait choisir un endroit d'où l'on pouvait voir un maximum d'activité (avec une lentille de 28 mm), mais tout en étant légèrement à l'écart pour ne pas perturber l'activité ou même risquer inutilement de se faire voler le matériel. Comme toute méthode d'observation, celle-ci a ses biais et la solution optimale, sur les trois sites observés, a été le fruit d'un compromis entre divers facteurs.

Au moment de l'analyse, nous avons dû délimiter des « boîtes visuelles » à l'intérieur desquelles nous allions limiter nos analyses. De fait, la photographie d'intervalle fonctionne à partir de « scènes », c'est-à-dire l'espace visible à l'intérieur de limites artificielles dans l'espace public. Cela implique d'exclure les zones situées à la limite arrière de la profondeur de champ de l'objectif où la perspective finit par écraser visuellement les personnes se trouvant au loin.



Boîtes visuelles des 3 sites observés : Avenue Bernard, Place du marché, Jardin des merveilles.

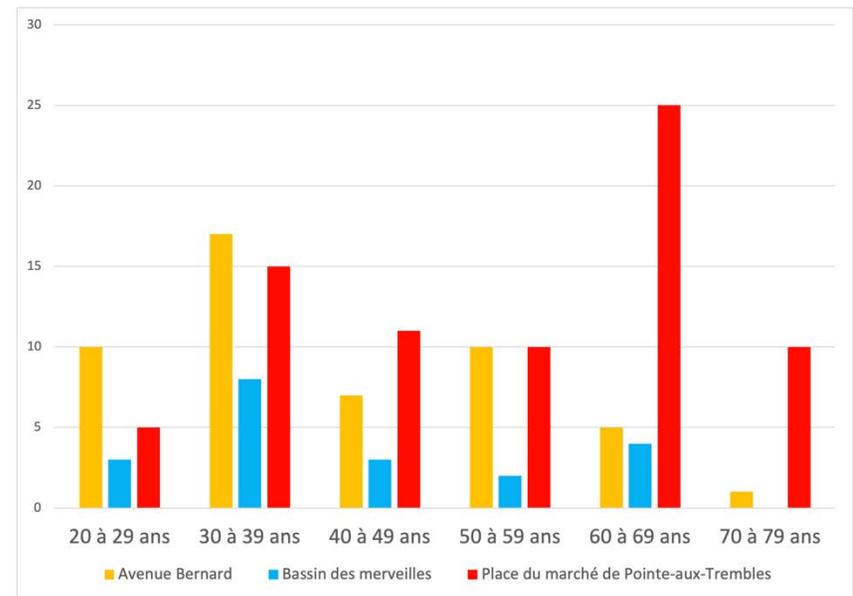
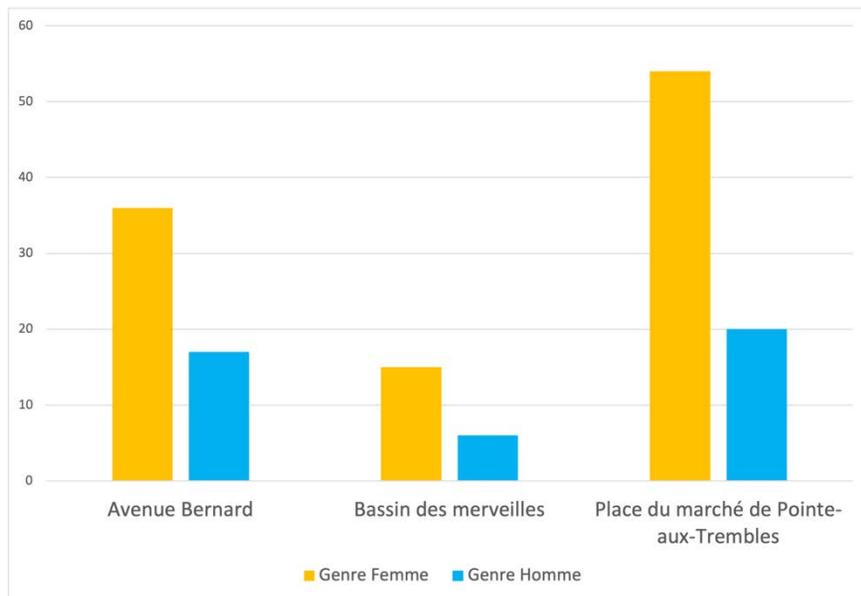
Ces « scènes » ont été captées à différents moments du jour et de la semaine sur trois sites de placemaking activés par La Pépinière | Espaces collectifs entre les mois de mai et octobre 2021 : le Bassin des merveilles du parc La Fontaine dans le Plateau-Mont-Royal, l'avenue Bernard à Outremont et la Place du Marché dans Pointe-aux-Trembles.

Microsondages

Plusieurs informations sur les usagers des sites, leurs motivations pour s'y trouver et sur les interactions qu'ils et elles y entretiennent ne sont pas accessibles par la photographie. Profitant de la présence de nos équipes d'enquête sur les sites, nous avons distribué 156 questionnaires permettant de collecter des données sociodémographiques sur les visiteurs, en plus de les interroger sur leurs perceptions des lieux :

- Fréquence des visites
- Contact avec des concitoyen.nes ou des connaissances
- Rôle du site dans le sentiment d'appartenance au quartier
- Attrait du site en comparaison avec d'autres espaces publics du secteur
- Etc.

Les personnes interrogées présentent le profil suivant : 71 % sont des femmes, 60 % ont plus de 40 ans (les personnes entre 60 et 69 sont fortement représentées à la Place du Marché de Pointe-aux-Trembles) alors que 30 % ont quant à eux entre 30 et 39 ans.



Voici, en résumé, les caractéristiques méthodologiques des microsondages analysés dans ce rapport :

- Nombre de répondants (n) : 156.
- Recrutement : Sollicitation à participation volontaire sur les trois sites étudiés (Avenue Bernard, Bassin des merveilles, Place du marché) par les membres de notre équipe de recherche. Il est à noter qu'aucun questionnaire n'a été distribué durant les séances d'observation précédant l'ouverture des sites de placemaking. La plupart des questions portant sur l'appréciation de ces projets, il aurait été mal venu d'interroger les passants sur des sites qui ne sont pas montés encore, pas plus qu'il aurait été possible de comparer ces sites avec la situation antérieure.
- Échantillonnage : Ce mini-sondage s'adresse à toute personne adulte fréquentant les trois sites de placemaking étudiés, une population totale dont la taille est impossible à établir. Il s'agit donc d'un sondage non représentatif (population [N] non définie) à échantillonnage non probabiliste volontaire. Selon Statistique Canada, « [...] les méthodes d'échantillonnage non probabiliste peuvent être utiles lorsqu'on désire des commentaires descriptifs au sujet des échantillons eux-mêmes. [...] Il existe aussi des domaines, comme la recherche sociale appliquée, où il est impossible ou presque impossible d'effectuer un échantillonnage probabiliste » (Statistique Canada, 2021). De fait, ce microsondage sert d'abord de complément à la photographie d'intervalle puisqu'il permet aux usagers d'exprimer le sens qu'ils donnent à leur occupation de l'espace.
- Dates : Sondage mené du 12 juillet 2021 au 28 septembre 2021.

Cas à l'étude

Dans cette étude, nous allons surtout nous intéresser aux résultats combinés des observations faites sur chaque site, notamment parce qu'ils ont évolué depuis et qu'il n'est pas apparu nécessaire de dégager des enseignements spécifiques à chaque lieu. Les leçons ici sont d'ordre général. Néanmoins, la sélection des cas à l'étude a été effectuée en collaboration avec La Pépinière | Espaces collectifs qui voulait choisir des sites variés en matière d'emplacement, de type et d'âge des projets ainsi que des modes de collaboration avec les porteurs des projets (commande, cogestion, initiative de l'organisme, etc.).

(1) L'avenue Bernard est l'une des principales artères commerciales d'Outremont, un arrondissement relativement cosu (Ville de Montréal, 2018) situé au flanc nord du Mont-Royal. Le projet de piétonnisation d'une partie de la rue, qui concentre plusieurs restaurants et institutions culturelles comme le Théâtre Outremont, en était à l'été 2021 à sa première édition. Le site a ainsi été fermé à la circulation automobile (excluant les traverses automobiles au croisement des rues nord-sud), le sol a été peint, on a doté l'espace de fauteuils, de bancs, de parasols et de carrés de sable. Des animations et spectacles de rue ont eu lieu tout l'été grâce à la collaboration au projet de l'arrondissement Outremont et d'organismes locaux.

La piétonnisation a depuis eu lieu tous les étés, traduisant une adhésion générale au projet, et ce, même si une séance d'observation menée pendant le montage du projet nous a fait voir une dizaine de fois la même scène : des automobilistes rageurs qui doivent rebrousser chemin à l'entrée du site...



Avenue Bernard, 9 octobre, 12 h 25.



Bassin des merveilles, 24 juin, 13 h 21.

(2) Le Bassin des merveilles n'a pas connu la même longévité : situé au cœur du parc Lafontaine sur le Plateau Mont-Royal, l'aire de détente occupait un espace asphalté situé aux abords du bassin du parc, à l'endroit où un célèbre zoo, le Jardin des merveilles, fut en activité de 1957 à 1988. Le projet, pensée notamment en fonction d'une occupation l'hiver — moment où les patineurs utilisent les vestiaires dans le pavillon limitrophe — n'a jamais atteint l'envergure souhaitée, notamment en n'occupant pas davantage les pourtours du bassin avec un circuit artistique prévu initialement, et ne passera donc pas le cap de la première année.



Rendu du Bassin des merveilles, La Pépinière | Espaces collectifs



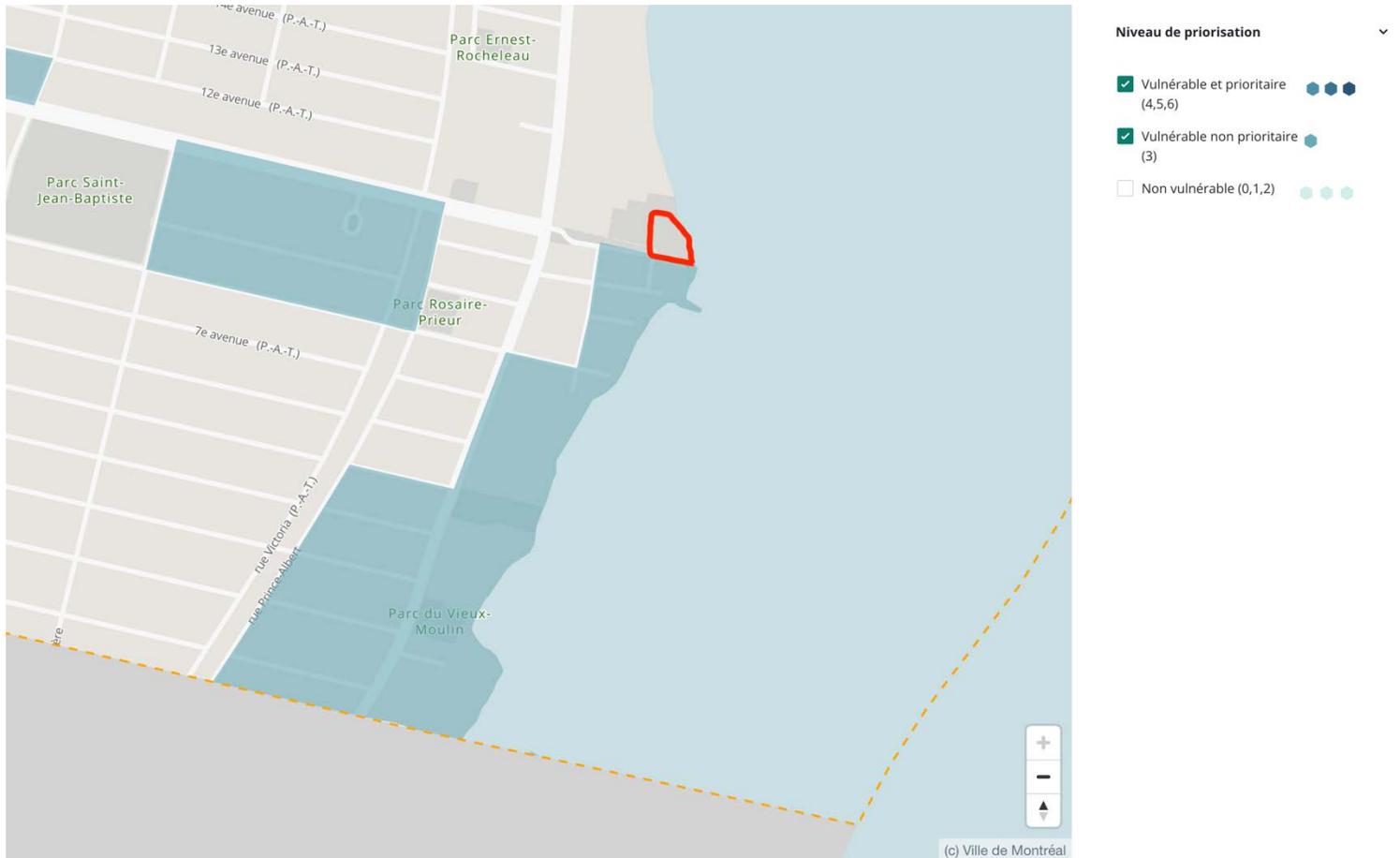
Aquarelle de la Place du Marché, La Pépinière | Espaces collectifs

(3) Le cas de la Place du Marché à Pointe-aux-Trembles est un peu particulier : situé dans le noyau villageois patrimonial de l'arrondissement situé à l'extrémité est de l'île de Montréal, le projet, bien que situé dans un secteur avec une large part de population à faible revenu, bénéficie d'un emplacement exceptionnel près de la Place du village, de deux églises, du Fleuve Saint-Laurent et d'un terminal de navette fluviale. La Pépinière | Espaces collectifs avait été sollicitée par l'Arrondissement de Rivière-des-Prairies–Pointe-aux-Trembles pour revitaliser un secteur du parc du Fort-de-Pointe-Aux-Trembles relativement peu utilisé hors des heures de grande affluence. Le projet a depuis été réinventé sous la bannière La Buvette du Quai et intégré aux activités du Marché public Pointe-aux-Trembles.



Place du Marché, 4 septembre, 17 h 50.

Fait à noter, le site se trouve dans un secteur qui cumule différentes vulnérabilités selon l'indice d'équité des milieux de vie de la Ville de Montréal (2023). De fait, l'environnement immédiat de la Place du Marché cumule en effet des vulnérabilités au niveau des ressources de proximité, des équipements culturels, sportifs et de loisirs et sur le plan social, ce qui confère au placemaking, même dans un contexte temporaire, une mission particulièrement importante pour pallier ces déficits structurels.



Indice d'équité des milieux de vie, 2023 (Place du Marché en rouge).
<https://services.montreal.ca/indice-equite-milieux-vie>

4. Principaux constats

a. Fréquentation des sites

L'achalandage des espaces publics triple lorsque les sites de placemaking sont activés

Débutons par un constat qui va moins de soi qu'il ne paraît. Un des arguments justifiant l'émergence du mouvement de placemaking depuis les années 2010 est l'idée qu'animer des espaces abandonnés ou sous-utilisés, ou même de piétonniser des artères commerciales rendra ces lieux plus attractifs pour les résidents et les visiteurs. Cette intention est d'ailleurs inscrite au cœur de la plupart des définitions du placemaking, ou des concepts voisins comme « urbanisme temporaire » qui, par exemple, « [...] se réfère à toutes les initiatives qui visent, sur des terrains ou bâtiments inoccupés, à réactiver la vie locale de façon provisoire, lorsque l'usage du site n'est pas encore décidé, ou le temps qu'un projet se réalise » (IAU, 2018, p. 20). Mais qu'en est-il vraiment ? Ces actions mènent-elles à une hausse de l'achalandage observable visuellement ?

Notre recherche montre ceci : durant les 14 séances d'observation photographique de 3 h menées sur les sites à des moments où ils ne sont (1) pas encore activés, (2) en cours d'installation (et donc accessibles, mais pas opérationnels) ou (3) fermés (hors des heures d'ouverture) une moyenne de 4,96 personnes peut être observée sur chaque image. Les variations d'affluence entre les trois cas à l'étude sont ici importantes, car un site comme le Bassin des merveilles se trouve isolé et sans attraits réels au sein d'un parc autrement bien doté en équipements et espaces verts. En fait foi cette image prise lors d'une série de séances « préinstallation » montrant en moyenne moins d'une personne par photo (0,33 personne/image pour la période de 3 heures) :



Bassin des merveilles, 14 juin, 17 h 25.

L'avenue Bernard, quant à elle, était déjà considérablement achalandée dans les séances d'observation précédant la piétonnisation, mais l'activité y est assez différente comparativement aux séances à venir. Difficile d'ignorer par exemple la présence des voitures dans la rue, elles qui bientôt n'y circuleront plus. De fait, la journée la plus achalandée durant cette phase de préactivation (17,17 personnes/image en moyenne) est survenue pendant l'installation de la piétonnisation, alors que la rue était déjà fermée. Cette information est évidemment à prendre en compte, car elle illustre l'impact sur l'achalandage du seul fait de fermer une rue à la circulation automobile :



Avenue Bernard, 4 juin, 11 h 30.

Une fois les sites activés, nous avons mené 27 séances d'observation de 3 h, pour un total de 78 heures, certaines séances ayant été raccourcies pour diverses raisons techniques. Avec l'activation, le nombre de personnes observé par photo bondit de 4,96 à 16,91. À titre d'exemple, voici une photo où l'on observe 18 personnes :



Bassin des merveilles, 7 août, 13 h 12.

Fait intéressant, environ trois visiteurs interrogés sur quatre (74 %) affirment qu'ils savaient qu'un espace aménagé temporairement se trouvait là, ce qui laisse croire qu'une réelle volonté de découvrir et de s'appropriier ces espaces soit à l'œuvre. Comme les personnes interrogées nous disent pour la plupart venir accompagnées (30 % en famille, 23 % avec des ami.es et 15 % en couple), il devient plus facile de comprendre pourquoi environ trois fois plus de personnes occupent ces lieux urbains lorsqu'ils sont activés.

Nous reviendrons sur d'autres facteurs qui expliquent les variations de fréquentation, mais mentionnons d'emblée que le soir et la fin de l'après-midi sont les moments les plus achalandés, et ce, peu importe l'endroit étudié. Soulignons également les fluctuations importantes de fréquentation causées par la météo. Ayant en notre possession des étuis pour protéger les appareils photo en cas de pluie, il a été possible de documenter ces variations dues aux impondérables de la météo.

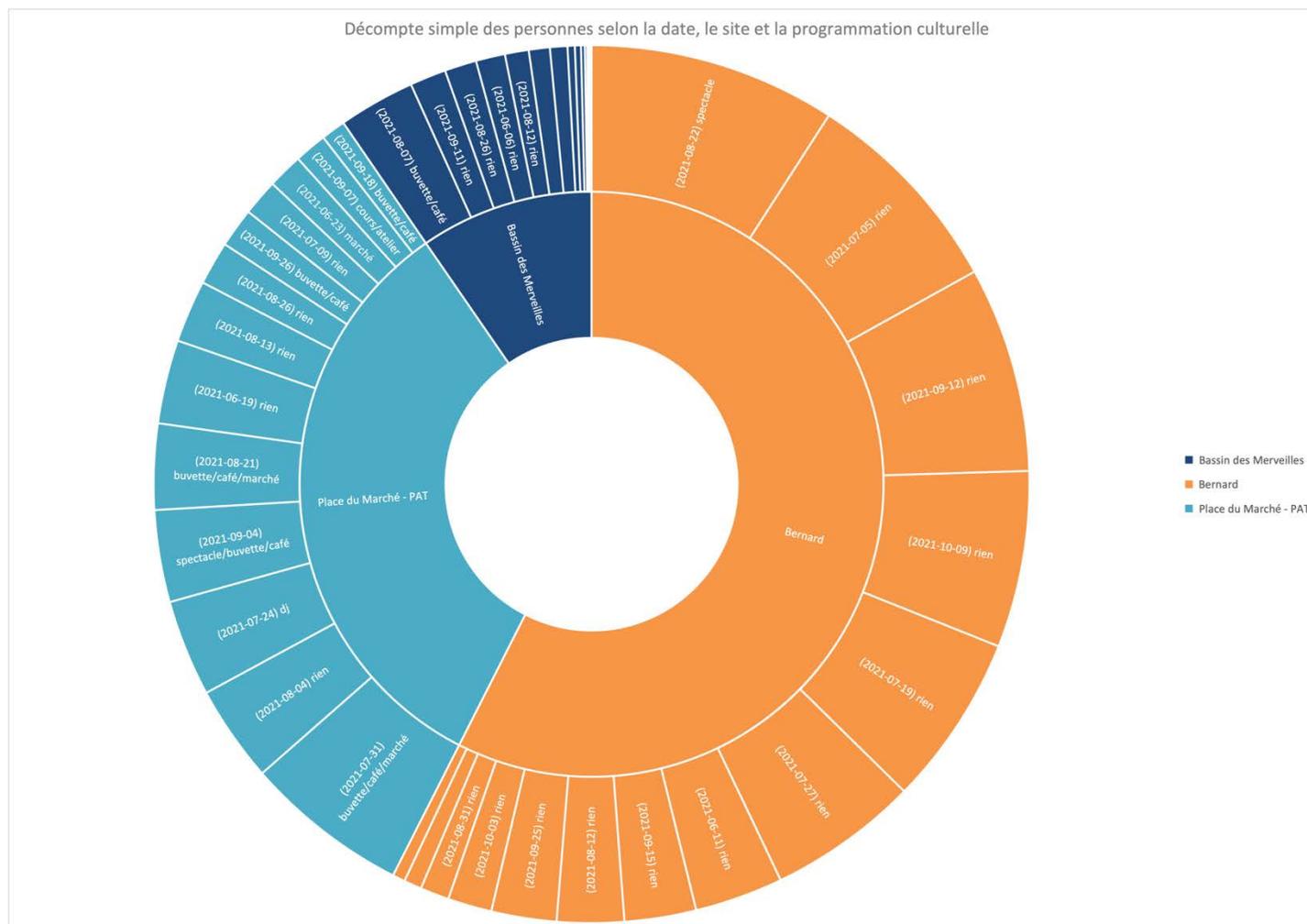
La pluie affecte fondamentalement la façon d'occuper les espaces. Quand le ciel s'assombrit, on observe beaucoup de mouvements sur les sites, jusqu'à ce que la pluie tombe et que les gens encore présents trouvent refuge. Or, dans les cas d'averse passagère, comme ici à l'avenue Bernard, les visiteurs se montrent résilients, reprenant normalement leurs activités si la chaussée et les équipements demeurent plutôt secs.



Avenue Bernard, 27 juillet, 18 h 35.

Une programmation culturelle n'augmente pas significativement la fréquentation des sites

Nous employons le terme « activation » parce que le placemaking consiste non seulement à créer un nouvel aménagement dans l'espace public, mais aussi à animer ledit espace avec différentes attractions qui visent à attirer des visiteurs, comme un café, une buvette, mais aussi des spectacles, des cours, des animations diverses. C'est ce que nous appelons ici une « programmation culturelle ». Comme nous avons étudié des espaces publics à divers moments d'activation, nous nous sommes penchés ici sur la fréquentation en fonction de la programmation, « rien » dans le graphique ici-bas signifiant qu'il n'y a pas d'activité planifiée sur le site (buvette, marché, etc.).



Dans l'ensemble, la présence d'une programmation culturelle n'affecte pas significativement la fréquentation des sites : ce sont en moyenne 13,69 personnes/image que nous observons quand il y a des activités programmées, contre 12,43 personnes/images quand il n'y a rien sur les sites, et ce, incluant les moments où les sites ne sont pas installés, ce qui nous permet d'estimer à quelle hauteur ces espaces sont fréquentés en « temps normal ». Ce résultat va bien sûr à contresens des intentions des acteurs du placemaking selon lesquels l'ajout d'une programmation culturelle servira d'incitatif à visiter les lieux.

Il faut cependant considérer ce résultat avec prudence, d'abord parce que tous les éléments d'une programmation culturelle n'attirent pas également des visiteurs. Prenons l'exemple de la séance d'observation du samedi 18 septembre à la Place du marché : nous avons mené une séance d'observation de 10 h le matin à 13 h, mais le kiosque offrant nourriture et boissons n'ouvrait qu'à midi, ce qui en fait techniquement une séance où le site est activé. Or, nous observons plutôt une journée très calme sur le site (moyenne de 4,72 personnes par image), et pas d'engouement particulier à partir de l'ouverture du kiosque comparativement au matin, ce qui semble plutôt s'expliquer par une température plutôt fraîche en ce matin de septembre (maximum de 19 degrés vers 13 h). Est-ce à dire que la programmation culturelle échoue ici ? Pas nécessairement, mais elle n'agit pas comme l'aimant automatique qu'on pourrait présager.



Place du marché, 18 septembre, 12 h 25.

En revanche, certains types d'activités semblent avoir un effet réel sur le nombre de personnes qui fréquentent les sites. Il semble en effet que lors des séances où il y a un spectacle, une activité souvent combinée à d'autres attraits sur les sites comme une buvette ou un café, la fréquentation moyenne bondit à 21,15 personnes/image. Deux facteurs à prendre en compte ici : impossible de dire s'il y a corrélation entre ces variables, car les spectacles sont souvent programmés pendant les heures de grande affluence. Or, ne minimisons pas pour autant le pouvoir d'attraction de ces spectacles, car ceux que nous avons captés dans quatre séances d'observation avaient bel et bien été annoncés sur les pages Facebook des sites respectifs, mais il ne s'agissait en aucun cas de spectacles avec des artistes connus et destinés à attirer le plus grand nombre, comme les jeudis DJ tenus à l'Esplanade Louvain dans le quartier Ahuntsic, de véritables soirées destination où l'identité du DJ contribue directement à l'affluence.

Les spectacles qui nous ont été donnés d'observer proposaient plutôt un accompagnement à l'ambiance, et il est intéressant d'observer comment le nombre de personnes augmente généralement à partir du moment où la prestation se met en branle. Comparons par exemple ces deux photos prises à environ une heure d'intervalle, période au cours de laquelle un duo accordéon et violoncelle s'était installé sur la piétonnisation. Les deux musiciennes sont visibles derrière le carré de sable :



Rue Bernard, 22 août, 18 h et 19 h 05.

En étudiant ces deux images, on ne remarque pas de différence importante en ce qui concerne la fréquentation, alors qu'une cinquantaine de personnes occupe l'espace (46 et 48 pour être précis). Or, quelque chose de plus intangible se produit. Tandis que dans la première image, les personnes présentes sont soit en attente pour acheter une crème glacée, soit en groupe avec des proches ou en mouvement, il y a dans la deuxième image des personnes qui se sont tournées en direction du spectacle, et certains ont notamment déplacé des chaises en conséquence, ce qui indique que la musique permet ici de franchir le seuil de la simple coprésence anonyme des visiteurs. Nous reviendrons sur ces formes de sociabilisation dans la section d. consacrée à l'étude du mobilier sur le site.

En somme, cette partie de la recherche photographique sur la programmation culturelle demeure inconcluante en vertu des nombreuses variables qui ont affecté les séances d'observation. Le Bassin des Merveilles, par exemple, s'est avéré être une expérience qui n'a pas donné les résultats escomptés, et les investissements projetés au départ pour animer le lieu n'ont pas été réalisés, ce qui a donné des journées où le site était pratiquement désert malgré l'ouverture de la buvette/café, comme ici :



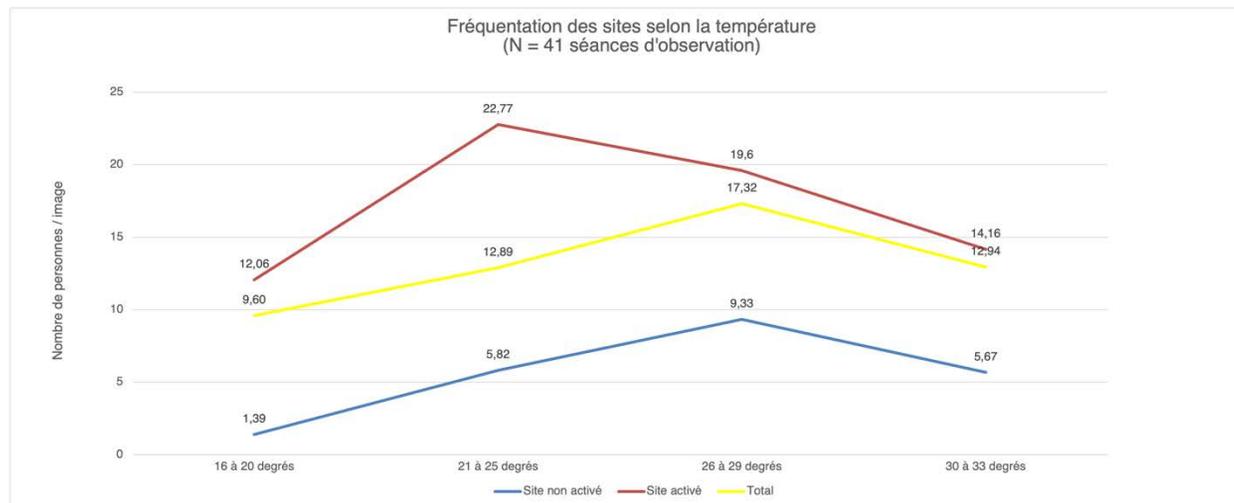
Bassin des merveilles, 24 juillet, 14 h 30

Fait à noter, les microsondages nous ont révélé que seulement 28 % des visiteurs ont assisté à une performance artistique sur les sites. De plus, à la question ouverte « Qu'est-ce qui vous attire ici ? », les mentions spécifiques par rapport à la programmation culturelle (restaurant, buvette, concerts, animations, marché public) sont bien moins nombreuses que les réponses à portée plus générales concernant l'ambiance et la convivialité des lieux, ce qui laisse croire que l'effet de cette programmation sur la fréquentation est indirect, et se bonifie probablement avec le temps, quand les usagers finissent par s'attendre à y trouver une forme ou une autre d'animation.

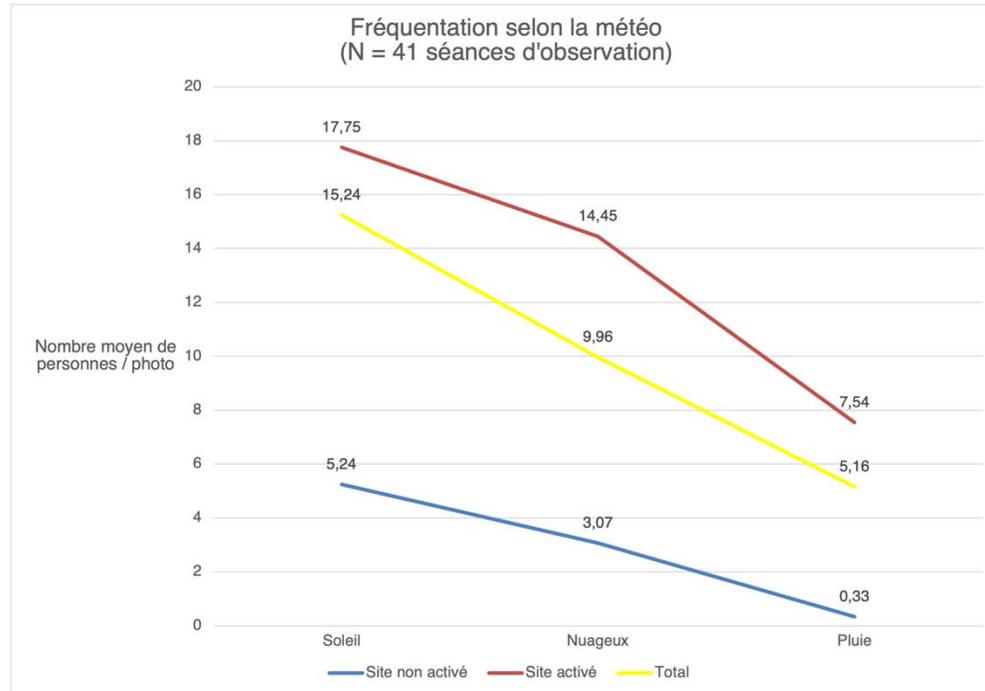
La fréquentation des sites augmente quand il fait beau, chaud et en soirée

Cette courte section va se pencher sur des aspects plus factuels de la fréquentation des sites, des données qui, par leur généralité, touchent vraisemblablement tous les espaces publics, activés ou non, avec certaines nuances intéressantes que nous allons évoquer ici.

Tout d'abord, nos observations sur trois sites estivaux situés à Montréal, une métropole nordique, devaient prendre en compte la question de la température. Sur l'ensemble des observations menées de mai à octobre, les sites sont davantage fréquentés quand il fait entre 26 et 29 degrés Celsius (moyenne de 17,32 personnes/image). L'activation des sites de placemaking ne semble rien changer à la courbe de température, hormis le fait que les chiffres des sites activés sont dans l'ensemble beaucoup plus élevés. Par exemple, entre 21 et 25 degrés, les sites activés montrent en moyenne 22,77 personnes/image, contre 5,82 personnes/image sur les sites non activés, soit une fréquentation presque 4 fois plus élevée.



De manière analogue, les conditions météorologiques ont aussi un effet direct sur la fréquentation des sites. À chaque séance d'observation, nous avons documenté la météo et son effet sur la fréquentation, ce qui donne les résultats auxquels on pouvait s'attendre : s'il y a en moyenne 15,24 personnes/image par temps ensoleillé, les journées nuageuses n'attirent que 9,96 personnes/image et 5,16 personnes/images apparaissent en moyenne lorsqu'il pleut, soit environ trois fois moins qu'en périodes clémentes.



À nouveau, l'activation des sites ne semble pas révéler des attitudes différentes par rapport à la météo, ce qui aurait peut-être été le cas si, par exemple, les aménagements temporaires offraient la possibilité de se protéger de la pluie. Néanmoins, nous constatons que les sites activés restent plus occupés en tout temps.

Il faut cependant considérer ces données « météo » avec précaution, et ce, pour deux raisons. D'abord, sur le plan méthodologique, la météo change considérablement d'heure en heure, et il est difficile de codifier chaque période de trois heures d'observation photographique avec une seule étiquette. Il se peut par exemple qu'il fasse beau sur les photographies, mais qu'on annonce un orage imminent. Certaines séances de 3 heures étaient d'ailleurs remarquables parce que très fluctuante météo, ce qui obscurcit brouille les conclusions qu'on peut tirer des chiffres de fréquentation, comme cette soirée du 27 juillet sur l'Avenue Bernard qui a vu s'enchaîner du soleil, de la pluie et du ciel gris sans que la fréquentation ne soit affectée outre mesure :



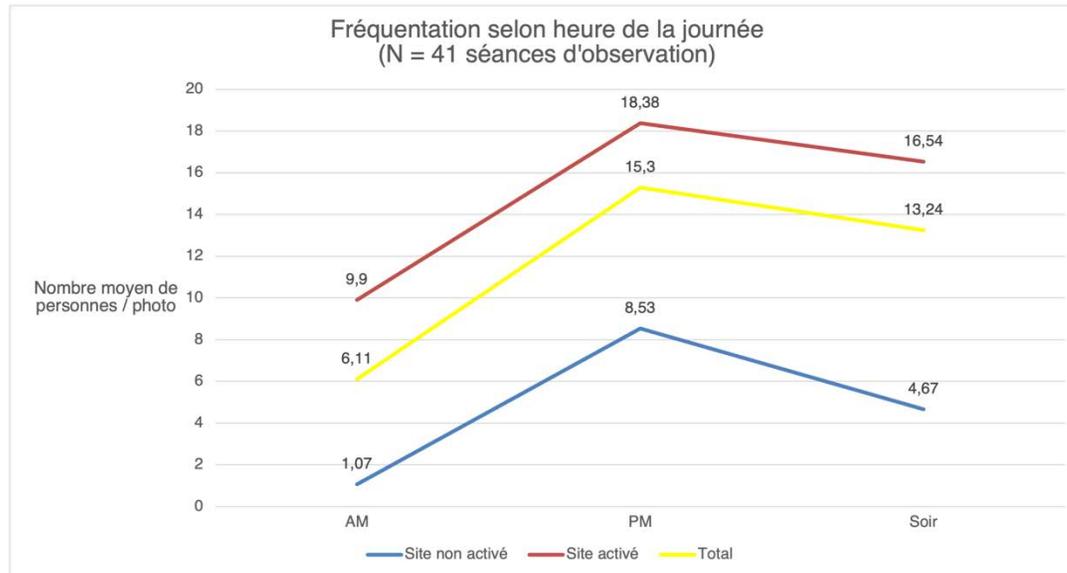
Avenue Bernard, 27 juillet, 18 h 05

Deuxièmement, sur les 41 séances d'observations, 3 seulement se sont déroulées lors de journées pluvieuses, pour un total d'environ 9 heures d'observation sous la pluie. Ici, le hasard de la météo montre les limites de notre échantillonnage qui, pour être plus substantiel, devrait couvrir davantage ces périodes de pluie. De fait, même si notre équipe était dotée d'équipement protecteur pour mettre les appareils photo à l'abri de la pluie, nous avons dû avorter une séance d'observation à l'approche d'un orage violent. Nul doute qu'un équipement de surveillance autonome — ce qui demanderait un budget de recherche beaucoup plus substantiel — aurait aidé à la collecte de ces données.

En ce qui concerne enfin l'heure à laquelle les sites sont fréquentés, l'étude des photographies d'intervalle montre que les sites sont faiblement fréquentés le matin (6,11 personnes/image), une affluence qui monte en après-midi à 15,3 personnes/images pour se stabiliser en soirée à 13,24 personnes/image. Fait à noter, nos séances de trois heures ne se déroulaient pas toujours dans une seule de ces cases horaires. Nous avons ainsi considéré qu'une séance qui se déroulaient majoritairement en avant midi étaient considérée comme AM, une séance dont les trois heures se situaient majoritairement entre midi et 17 h seraient codée PM, tandis que le même principe s'applique pour les séances SOIR à partir de 17 h. Sur ce plan, l'activation des sites ne semble pas altérer significativement la courbe, même si les chiffres de fréquentation sont bien plus importants sur les sites activés (plus ou moins 10 personnes de plus par photo en moyenne). À titre d'exemple, après 17 h, les sites activés montrent en moyenne presque 12 personnes de plus (11,87) par photo, ce qui peut révéler l'intérêt du placemaking pour prolonger les heures d'utilisation de l'espace public.

La clé de cette utilisation en soirée semble se trouver du côté du sentiment de sécurité. De fait, la question de la sécurité est revenue 10 fois dans les réponses au microsondage comme attrait pour ces lieux. Une étude précédente réalisée en partenariat avec La Pépinière | Espaces Collectifs avait montré que 94 % des répondants à un sondage (n = 252) visant des utilisateurs d'autres sites de La Pépinière

se sentiraient à l'aise de se rendre sur les sites seuls en soirée, notamment à cause de la présence d'usagers de tous âges et de l'animation sur le site (Ethier et Colinas, 2018). Il semble à nouveau que ce facteur soit à l'œuvre ici.



À titre d'exemple, cette photo prise à 20h57 montre bien comment un minimum d'aménagement constitue un incitatif pour utiliser l'espace. Même si la fréquentation n'y est pas très importante, on devine que l'ambiance demeure conviviale malgré l'heure qui avance, et nonobstant du groupe de jeunes buvant de l'alcool sur place et dont la présence aurait pu faire fuir, en temps normal, des usagers plus craintifs.



Place du marché, 4 août, 20 h 57.

b. Taille des regroupements

Le décompte simple des personnes se trouvant dans un espace ne dit évidemment pas tout des dynamiques sociales qui s'y jouent. Un quai de métro bondé peut bien accueillir des centaines de personnes, peu d'interactions s'y déroulent vraiment au-delà de la coprésence des corps. La photographie d'intervalle ouvre ici une fenêtre sur une autre dimension de la fréquentation des sites : le nombre de personnes qui se trouvent vraisemblablement ensemble à tout moment d'observation.



Place du marché, 31 juillet, 13 h 55.

Dans le cadre de cette recherche, nous avons fait le décompte de la taille des regroupements visibles sur chaque photo, puis calculé la taille moyenne des regroupements pour chaque séance de 3 h. Par exemple, une séance où l'on aurait observé que des personnes seules obtiendraient une moyenne de 1, et ce, qu'importe le nombre de visiteurs. L'hypothèse de travail ici est double : suivant la définition de l'interaction sociale selon laquelle elle désigne « [...] un échange élémentaire, de courte durée et représentant une unité d'action » (Degenne, 2009, p. 66), nous postulons qu'un espace dans lequel il y a une forte concentration d'interactions entre les personnes devrait voir la taille des regroupements augmenter.

La seconde hypothèse consiste donc à dire que l'activation augmente la taille moyenne des groupes que nous y observons. Cette hypothèse interroge directement les aspirations du placemaking : il est en effet souhaité par les concepteurs de ces sites qu'ils invitent aux rapprochements, notamment entre les résidents du quartier, un sentiment qui semble partagé par de nombreux répondants au sondage qui parlent des sites, dans une question ouverte, comme des « lieux de rencontre ».

Or, l'image présentée à la page précédente illustre bien les défis autant que les opportunités se présentant à l'étude des regroupements apparents sur les photos. Tout d'abord, il serait présomptueux de statuer sur la nature des relations entre les personnes présentes : si le groupe assis à l'avant-plan est vraisemblablement une famille, difficile à dire si les 4 hommes à la droite — deux debout et deux assis — sont venus ensemble, ou même s'ils se connaissent précédemment ou pas. De plus, nous sommes parfois en mesure de suivre les interactions au sein d'un groupe sur plusieurs images consécutives, mais les rassemblements plus mobiles et fluides, comme les groupes d'adolescents en grappes après l'école, sont plus difficiles à dénombrer. Enfin, un cas particulier nous a éveillés à une autre distorsion possible des données : lors d'une séance au Bassin des merveilles réalisée alors que le site était en démontage, un groupe d'environ 7 personnes s'est installé pendant presque 3 h juste devant notre caméra, donnant ainsi des tailles de groupe impressionnantes alors que le site était pratiquement désert hormis ce groupe. Nous avons décidé de retirer cette séance peu représentative des calculs et tentés, dans l'ensemble, de concentrer notre analyse sur les tendances globales.



Bassin des merveilles, 11 septembre, 17 h.

La taille des regroupements est plus grande sur les sites de placemaking activés

Dans l'ensemble, nos résultats tendent à démontrer que la taille des regroupements est supérieure sur les sites activés que sur les sites non activés. Nous observons en effet des groupes d'en moyenne 1,88 personne/groupe lorsque les sites sont activés, tandis que cette moyenne se situe à 1,55 personne/groupe lorsque les sites ne sont pas activés (la moyenne globale étant de 1,82 personnes/groupe). Pour mieux comprendre ce que ces chiffres peuvent signifier, penchons-nous sur deux cas extrêmes pour illustrer en quoi les interactions sociales auxquelles l'on a assisté diffèrent.

Voici deux photos de l'Avenue Bernard prises avant l'activation de la piétonnisation et pendant celle-ci. Précisons que les deux photos n'ont pas été prises exactement à la même distance car il s'est avéré dangereux durant de la période précédant la fermeture de la rue de s'y tenir entourés de voitures. Néanmoins, la boîte d'analyse considérée est la même :



Avenue Bernard, 24 mai, 20 h 10 et 9 octobre 19 h 35.

La comparaison ici est frappante à plusieurs égards. Les voitures, d'une part, et leur absence dans la seconde photo, ou plutôt leur remplacement par une vie sociale foisonnante. La fréquentation n'est pas du même ordre non plus, le nombre de personnes/image passant de 3,48 à 34,16 pour chaque séance de trois heures. Or, ce qui retiendra notre attention plus particulièrement ici, c'est le fait que la taille des groupes est aussi fort différente. Ainsi, dans la première séance dans une Avenue Bernard configurée normalement, on dénombre des attroupements d'en moyenne 1,57 personnes. C'est donc dire qu'on y voit essentiellement des gens seuls, avec à l'occasion des groupes qui, pour la plupart, circulent sur les trottoirs et disparaissent rapidement de nos radars. Comparativement, les groupes sur la rue piétonnisée ont en moyenne une taille 2,43 personnes. La différence chiffrée peut sembler minime à première vue, mais elle est considérable : cela veut dire que chaque attroupement compte en moyenne une personne de plus, ce qui laisse présager deux phénomènes concomitants : soit les gens viennent plus nombreux, soit ils y rencontrent d'autres personnes. Ainsi, on observe dans la seconde photo des interactions entre adultes debout, ce qui peut laisser croire qu'il s'agit de connaissances rencontrées au hasard, le propre d'une vie de quartier riche. En somme, tout laisse croire que le site de placemaking agit non seulement comme un catalyseur de rencontres, mais que la protection offerte dans ce cas-ci par l'absence de circulation automobile invite aux rapprochements et à l'arrêt.

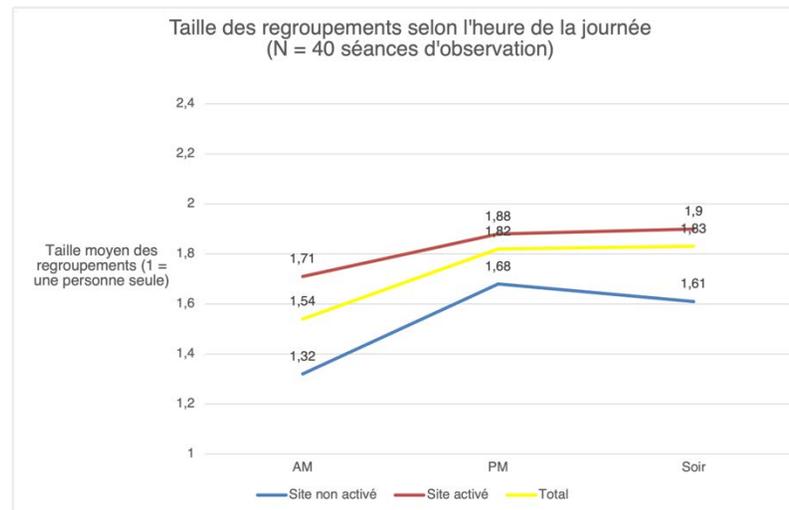
Il resterait à cet égard à calculer combien de temps les groupes restent unis sur les sites, une observation qui s'est avérée difficile à réaliser dans le cadre de cette recherche, car l'intervalle de 5 minutes ne permettait pas de suivre efficacement l'évolution de la configuration des groupes, comme durant cet après-midi à la Place du marché où nombre de personnes semblaient se connaître (taille des groupes = 1,88) et se déplaçaient de manière fluide d'un cercle à l'autre.



Place du marché, 21 août, 13 h 20.

La taille des regroupements grandit au cours de la journée

De manière générale, la taille des regroupements progresse au cours de la journée, passant d'une moyenne de 1,54 personne/groupe le matin à 1,82 en après-midi et à 1,83 après 17 h, ce qui veut dire que les gens sont de plus en plus en situation de sociabilisation au cours de la journée. Cette donnée traduit sûrement le fait qu'une grande partie des gens sont au travail le jour, laissant davantage de personnes seules sur ces espaces. Par ailleurs, nous avons observé nombre de personnes qui sont vraisemblablement venues travailler seules sur les sites, ce que témoigne par exemple le fait d'utiliser un ordinateur portable.



En ce qui a trait à l'impact de l'activation sur cette tendance, les sites activés semblent accueillir des groupes constamment plus gros à tous les moments de la journée, avec un écart de presque $\frac{1}{2}$ personne par groupe le soir, ce qui n'est pas sans rappeler que le tiers des répondants au microsondage ont désigné le fait de socialiser, ou une combinaison de la socialisation avec d'autres activités, comme étant ce qu'elles préféreraient faire sur ces sites.

Pourquoi cette information est-elle significative ? Peut-être faut-il rappeler ici les importants problèmes d'anomie sociale qui frappent les métropoles contemporaines, et peut-être plus spécifiquement l'isolement croissant qui marque le passage à l'ère numérique (Ethier, Grisot, 2023). Dans ce contexte, chaque action d'aménagement permettant à des gens de se réunir ou de se rencontrer dans l'espace public mérite d'être soulignée.

c. Usage des sites

La prochaine section s'intéresse à ce que les gens font dans l'espace public au moment où ils sont photographiés. Nous avons ainsi mesuré puis comparé la variété des usages qui sont faits de ces espaces lorsqu'ils sont activés, et lorsqu'ils ne le sont pas. Rappelons que le mouvement du placemaking s'oppose à une conception moderniste de l'espace selon laquelle chaque fonction doit être clairement séparée, et sous-divisée en catégories précises : circulation, loisirs, habitation, travail, etc. Le placemaking valorise plutôt la liquéfaction des usages, c'est-à-dire la possibilité, en un même lieu, de faire plusieurs choses simultanément et de laisser aux usagers la possibilité de s'approprier plus spontanément l'espace, le tout favorisé par un certain degré d'informalité (Lydon, Garcia, 2015). Mais les sites de placemaking activés sont-ils vraiment plus riches en usages ? Et peut-on mesurer ce mélange ? De plus, ces usages contribuent-ils à l'offre déjà présente dans le quartier, et permettent-ils de combler des manques sur le plan de l'équité territoriale ?

Nous nous sommes intéressés ici à deux grandes dimensions de l'usage : le mélange et le mouvement. Dans un premier temps, nous nous sommes inspirés d'une typologie classique en microsociologie urbaine qui permet de classer et de dénombrer les usages dans l'espace pour tenter de déterminer ce que les gens font sur les photos et si, ou non, ces activités diffèrent quand les sites sont activés ou non. Dans un deuxième temps, nous avons mené une étude plus poussée sur l'Avenue Bernard pour tenter de voir dans quelle proportion des personnes s'arrêtent dans l'espace comparativement à celles qui circulent. Ce site nous a intéressé en particulier parce qu'il s'agit d'une piétonnisation temporaire, ce qui veut dire qu'en temps normal, c'est une rue avec circulation automobile et trottoirs, alors que nos deux autres sites sont situés dans des espaces verts. Que change donc le fait de piétonniser une rue ? Est-ce que les gens s'arrêtent davantage dans l'espace ? Le mouvement, étudié attentivement, nous informe sur la capacité des lieux à retenir des gens plus longtemps, à en faire, en quelque sorte, une destination en eux-mêmes, ce qui bonifierait l'offre d'espaces publics dans un quartier.

D'ordinaire, pour comprendre ce que font les gens dans un espace urbain donné, l'on procède par observation directe, c'est-à-dire qu'on se poste dans un lieu pendant une période pour noter, classer les usages. La photographie d'intervalle comble cette tâche en nous offrant des instantanés de temps et d'espace, et nous permet d'analyser après coup le contenu de nos photographies, avec quelques particularités dans la méthode qu'il faut dès maintenant préciser. Ainsi, pour déterminer ce que les personnes font sur nos photographies, nous avons scindé deux outils développés par le Gehl institute, la *cartographie des activités stationnaires* et le *dénombrement des gens en mouvement* (Centre d'écologie urbaine de Montréal, 2019), et nous les avons appliqués à la photographie d'intervalle.

Pour chaque séance de 3 h, nous avons ainsi tenté de déterminer ce que les gens font à partir d'une liste de 14 usages stationnaires et en mouvement :

- 1) Attente d'un moyen de transport
- 2) Consommation de nourriture ou de boisson
- 3) Activité commerciale (ex. magasiner)
- 4) Activité culturelle (ex. assister à un spectacle, visiter une exposition)
- 5) Conversation
- 6) Utilisation solitaire du mobilier urbain (ex. être assis, se faire bronzer, lire)
- 7) Travail (ex. réunion de travail, ordinateur portable)
- 8) Activité récréative ou jeu/exercice
- 9) Marche
- 10) Course/jogging
- 11) Mobilité avec aide technique (ex. en fauteuil roulant)
- 12) Transporté (ex. en poussette)
- 13) Sur roulettes (ex. skate, trottinette)
- 14) Vélo

Évidemment, comme le dit l'adage, il est possible de marcher et manger de la gomme en même temps ! De fait, chaque personne photographiée peut facilement faire deux, voire trois choses en simultané. Or, ce qui nous intéresse dans cette recherche, ce n'est pas tant le détail de l'activité de chaque personne que l'éventail des activités que les gens font dans un même espace. C'est pour cette raison que nous avons établi un protocole d'analyse qui nous a permis de limiter à un usage dominant ce que fait chaque personne sur chaque photo. Ainsi, si une personne marche et parle au téléphone en plus d'avoir une pomme dans la main, nous avons convenu qu'elle marchait d'abord et avant tout, étant entendu ici qu'elle a probablement pris ou fait un appel en marchant, et non l'inverse. Même chose pour une personne qui discute et qui a un verre devant elle (usage : conversation). Évidemment, l'analyse d'un tel contenu a ses limites, car sans interroger directement les gens, il est parfois difficile de déterminer ce qu'elles font exactement, ou ce qui les motive à occuper l'espace, ce que nous tenterons d'établir ici en parallèle à l'aide des microsondages.

Malgré tout, nous avons été en mesure de dégager des tendances générales quant à la variété des usages de l'espace pendant en temps donné, variété que nous avons compilée en nous intéressant au nombre moyen d'usages différents pendant une période de 3 heures. Voici un exemple : sur chaque photo, dès que l'on repère quelqu'un, nous lui attribuons un usage. Si deux personnes ou cinquante personnes font, cette même chose (imaginons une photo sur l'autoroute où tout le monde circule en voiture), l'usage demeure à 1. Quand une autre personne fait une deuxième chose sur la même photo, le mélange d'usage grimpe à 2, et ainsi de suite. Voici un exemple à partir d'une séance fictive de 4 photos :

Photo 1 : Lieu vide (0)

Photo 2 : Marche + Activité commerciale + Attente transport (3)

Photo 3 : Marche + Marche + Marche + Conversation (2)

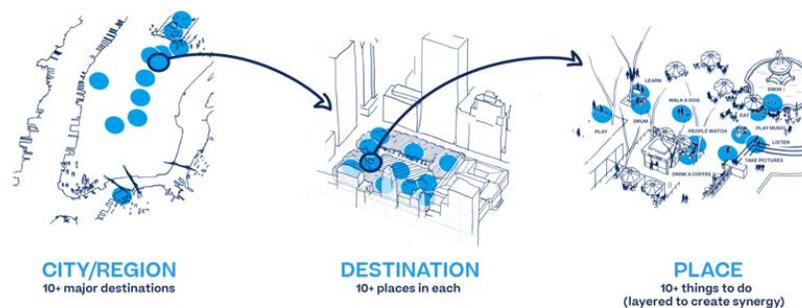
Photo 4 : Course + poussette + conso nourriture + Conversation (4)

$0 + 3 + 2 + 4 = 9$ usages/4 photos = **moyenne de 2,25 usages différents/image**

Dans l'esprit de la thèse du Project for Public Spaces à propos du Power of 10+, nous postulons ici que ce chiffre, qui peut théoriquement aller de 0 (s'il n'y avait personne pendant 3 heures d'observation) à 14 usages (si chaque photo, pendant 3 heures, montre au moins une personne faire les 14 usages inclus dans notre classification), constitue un indicateur de la richesse d'un espace public et de la synergie qui se crée entre les divers usages.

Power of 10+

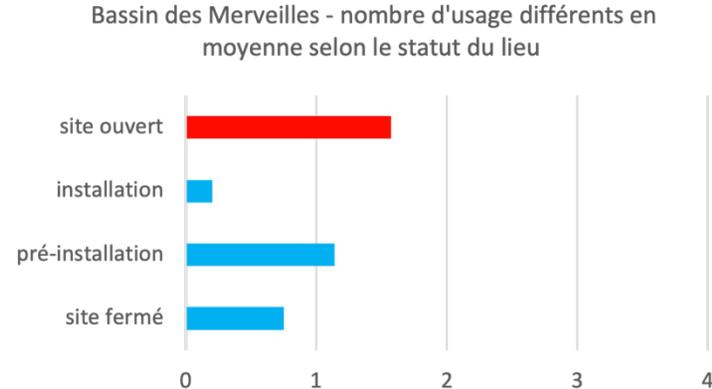
How Cities Transform Through Placemaking



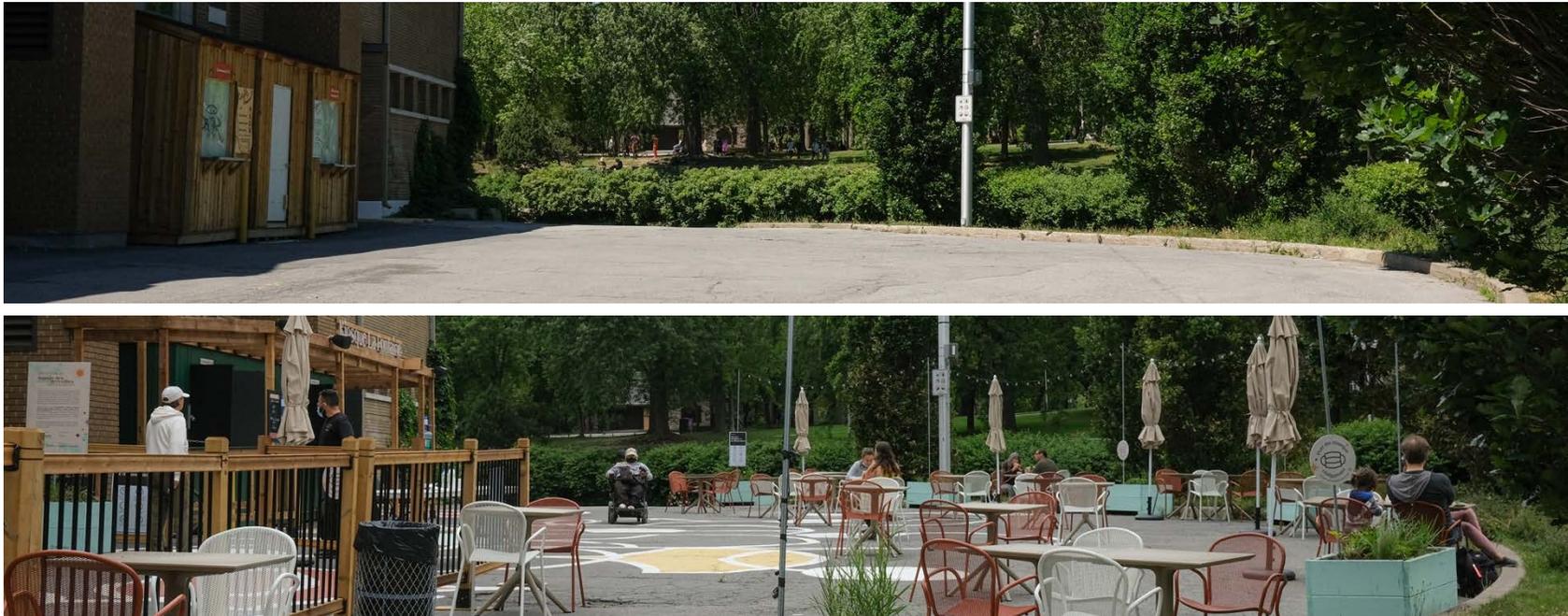
Project for Public Spaces (2009)

Le nombre d'usages différents double sur les sites activés

Dans l'ensemble des 41 séances d'observation de 3 h, la moyenne des usages différents/image a été établie à 2,4, c'est-à-dire que l'on constate sur nos photos qu'il y a, en moyenne, des gens qui font un peu plus de deux choses distinctes dans le même lieu et en même temps. En croisant ces données avec le statut des sites au cours de l'année, nous constatons que le nombre d'usages différents passe de 1,4 avant l'activation à 2,9 pendant l'activation, ce qui revient à dire qu'on retrouve, en moyenne, environ le double d'usages différents sur les sites de placemaking. Dans le détail, nos observations précédant l'activation ont eu lieu à des moments où il n'y avait soit aucune trace encore du projet de placemaking à venir, ou pendant l'installation des sites. Même si ces étapes ne sont pas les mêmes, nous avons considéré que l'activation n'était effective que lorsque le site était complètement aménagé et ouvert. Voici comme cela s'est joué sur chacun des trois sites.



Le Bassin des merveilles a la particularité d'avoir été érigé sur une dalle asphaltée sans mobilier ni ombre, ce qui explique aisément pourquoi le nombre d'usages différents est passé de 0,8 à 1,7 en moyenne entre les moments non activés (installation, préinstallation et site fermé) et les moments activés. Les deux photos suivantes montrent bien l'effet net que peut produire sur la diversité des usages le fait d'ajouter du mobilier urbain :



Bassin des merveilles, 17 juin, 13 h 50 et 1^{er} août 14 h 15.

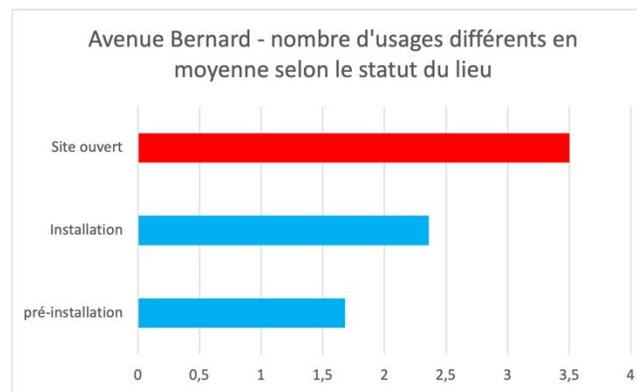
Cependant, ces chiffres relativement peu élevés de mélange d'usage par rapport aux autres sites s'expliquent en partie au faible nombre de personnes sur ce site en particulier. De fait, le graphique suivant montre que le nombre d'usages différents atteint un sommet de 3,48 la journée où la fréquentation est la plus élevée, ce qui revient à dire qu'un espace partagé par davantage de personnes devrait conduire à des usages différenciés de l'espace si, bien sûr, l'aménagement de celui-ci le permet. Fait à noter également, la phase d'installation a consisté en quelques jours au cours desquels le marquage au sol a été dessiné, ce qui explique pourquoi la diversité des usages est plus basse encore qu'en phase de préinstallation.





Avenue Bernard, 4 juin, 12 h 45.

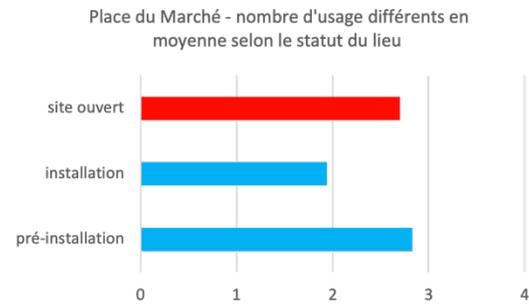
La situation est assez similaire sur l'avenue Bernard : l'activation du site fait bondir la moyenne d'usage différents de 2,1 à 3,5 usages différents/image. Or, la particularité ici réside dans le fait qu'il s'agit d'une piétonnisation, ce qui veut dire que la phase d'installation correspond au moment où la rue était fermée, mais où l'aménagement du site n'était pas complété, comme on peut le constater dans la photo ci-haut. Il est donc normal qu'une rue fermée permette d'emblée une plus grande diversité d'usages.



Le cas de la Place du marché, enfin, est un peu différent. Ici, la diversité des usages est restée stable tout au long des observations entre les différentes phases d'activation. À l'analyse des photographies, on constate en définitive qu'un nombre important de personnes qui occupent le site dès nos premières observations parce que les tables de pique-nique que l'on verra plus tard sur le site de placemaking sont déjà présentes. De plus, l'aménagement temporaire subséquent n'encourage pas une si grande variété d'appropriations autre que s'asseoir aux tables ou admirer le fleuve. C'est du moins le cas dans la partie du site que l'on a observé, ce qui a pour conséquence que les usages ne varient pas beaucoup de mai à octobre.



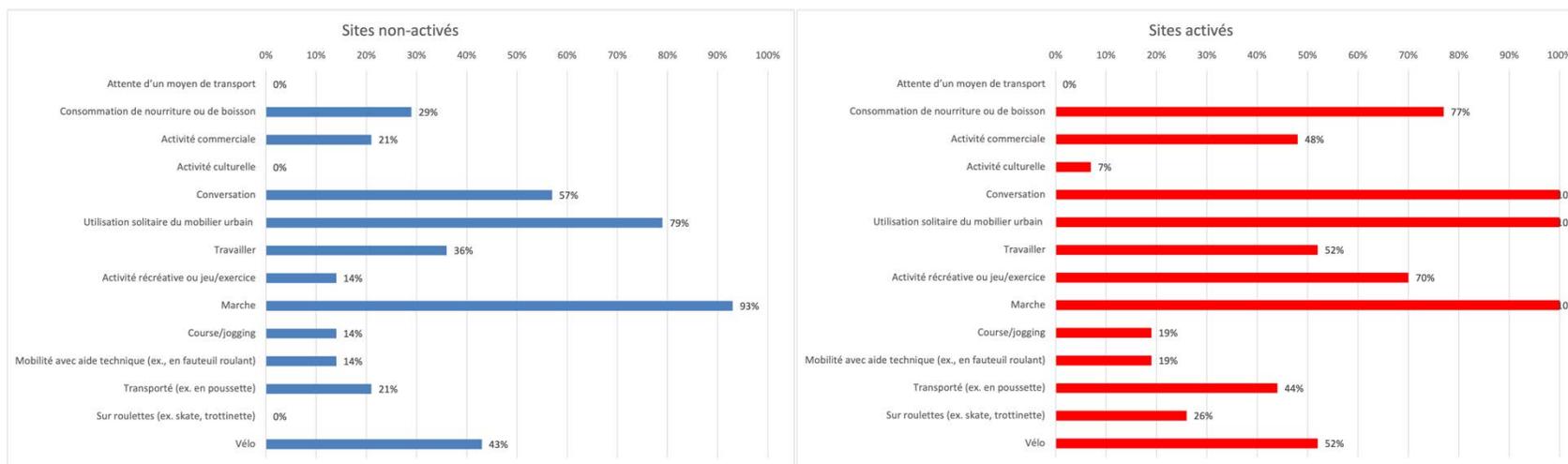
Place du marché, 19 juin 12 h 43 et 26 août 14 h.



L'activation alimente un usage plus social des espaces

Il y a donc une plus grande diversité d'activité sur les sites activés. Mais de quelles activités parle-t-on en particulier ? De manière générale, nous constatons une hausse de tous les types d'usages, mais une hausse plus significative encore des usages sociaux des espaces, c'est-à-dire des usages qui impliquent l'interaction active entre deux personnes ou plus.

Voici deux graphiques qui détaillent dans quelle proportion chaque usage est apparu au moins une fois dans une séance d'observation de 3 h. Il ne s'agit pas d'un décompte absolu du nombre de personnes qui ont fait telle ou telle chose, mais d'un pourcentage qui indique, pour l'ensemble des sites activés comme des sites non activés, à quelle fréquence un usage particulier a été observé.



Prenons quelques données dignes d'intérêt. La consommation de nourriture ou de boisson, par exemple, apparaît dans 77 % des séances quand les sites sont activés alors que ce n'était le cas que dans 29 % des séances sur des sites non activés, une différence notable puis que la moyenne globale est à 61 % pour cette activité. Ce type d'usage n'est pas strictement social (on peut manger ou boire seul), mais sa multiplication dans une scène est certainement le marqueur d'une vie sociale riche où des gens partagent un repas ou un verre. Même chose pour les activités commerciales : qu'elles apparaissent deux fois plus souvent sur les sites activés montre que plusieurs usages de l'espace se chevauchent, que des personnes socialisent tandis que d'autres, par exemple, profitent de la buvette pour poursuivre les interactions ou assister à un spectacle, comme ici à la Place du marché :



Place du marché, 4 septembre, 18 h 10.

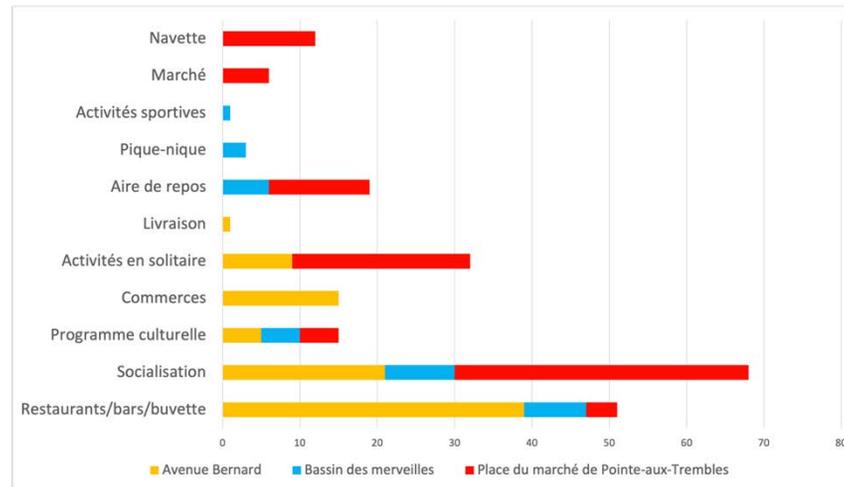
Autre donnée significative : des conversations apparaissent dans toutes les séances sur des sites activés, alors que ce n'est le cas que dans 57 % des autres séances réalisées, rappelons-le, dans des espaces urbains ordinaires. C'est particulièrement vrai au Bassin des merveilles ou aucune conversation n'a été prise en photo durant les 9 heures passées sur les lieux avant l'ouverture du site, comme en fait foi cette photo où l'une des deux personnes présentes est bien en conversation, mais sur son téléphone...



Bassin des merveilles, 14 juin, 17 h 46.

D'autres données attirent enfin notre attention sur les sites activés : le fait que les activités récréatives apparaissent cinq fois plus souvent, que le mobilier urbain est toujours utilisé contre 79 % le reste du temps — admettons ici que c'est peut-être simplement parce qu'il y en a plus sur les sites de placemaking — et qu'il y a plus de gens qui travaillent aussi, et donc, qui ont plus d'occasions de se poser en ces lieux. Les usages mobiles, quant à eux, augmentent partout, mais dans des proportions similaires à part les poussettes et les fauteuils roulants qui doublent leur nombre d'apparitions, un indice de l'attrait et de l'accessibilité de ces sites qui donnent à voir, dans l'ensemble, des espaces publics plus riches et conviviaux.

Ces données d'observation photographique s'agencent assez bien avec les résultats du microsondage où ce sont les visiteurs eux-mêmes qui nous ont dévoilé leurs usages préférés dans les sites de placemaking. De fait, c'est la socialisation qui est la raison évoquée le plus souvent pour venir en ces lieux, une idée qui a été évoquée par environ le tiers des personnes sondées. Comme il s'agissait d'une question ouverte, plusieurs réponses sont spécifiques à des lieux (comme l'attrait de la navette fluviale à la Place du marché ou le fait d'attendre sa commande devant un restaurant sur l'Avenue Bernard), mais certaines réponses reviennent partout comme l'attrait des buvettes, restaurants et bars, ce qui montre le potentiel attractif de ces équipements :



Réponses à la question « Quelles activités préférez-vous sur le site ? » (n = 152)

Considérant que le nombre d'usages différents double sur les sites activés, il n'est pas étonnant de retrouver ici une balance étonnante entre des pratiques sociales, grégaires, certaines étant même plutôt bruyantes, et des activités qui demandent un certain niveau de calme et d'intimité, ce que contient par exemple ici la codification « Activités en solitaire », soit la lecture, le bronzage, et même la sieste ! Un peu à la manière du café qui attire autant des personnes désireuses de travailler en solo que des amis venus discuter, les sites de placemaking étudiés ici portent les marques d'une liquéfaction des usages et s'éloignent considérablement, en ce sens, de la conception fonctionnaliste de l'espace moderne.

La piétonnisation augmente le ratio de personnes stationnaires

Des trois lieux que nous avons choisi d'étudier, l'Avenue Bernard est la seule piétonnisation temporaire d'une avenue commerciale. Comme ce type de pratique s'est multipliée à Montréal et ailleurs au cours des dernières années, et comme ces projets sont activés sans qu'on en connaisse toujours les effets, il a semblé intéressant de saisir l'occasion pour reposer ici notre question de recherche, « Que change concrètement le fait d'activer un espace public sur la façon qu'ont les usagers et les usagères de fréquenter cet espace ? », en s'intéressant en particulier à l'effet d'une piétonnisation sur le mouvement des gens.

Le tronçon de rue qui nous intéresse est en temps normal une artère commerciale typique : quatre voies de large, dont deux réservées au stationnement des voitures, pas de piste cyclable, des trottoirs qui donnent sur des façades commerciales à la lisière d'un secteur résidentiel composé à cet endroit d'appartements, un mobilier urbain composé de quelques bancs et poubelles, quelques restaurants à terrasses l'été et une crêmerie, le Bilboquet, qui attire les files l'été, comme sur cette photo (à gauche) :



Avenue Bernard, 24 mai, 18 h 45

Dès l'analyse préliminaire des photos, une différence fondamentale est apparue dans l'usage de la rue en temps normal : peu de personnes s'arrêtent ici. La rue est glissante, en quelque sorte, c'est-à-dire que les gens y circulent, vont et viennent à pied, en vélo ou en voiture, mais ne s'arrêtent que très peu, et pour pas longtemps. Une question a alors émergé : se pourrait-il qu'une rue qui aspire à devenir un véritable lieu de sociabilisation offre la possibilité de s'arrêter pour interagir ? Qu'il faille abandonner la logique des flux circulatoires pour que les gens s'entrechoquent et interagissent, ne serait-ce que parce qu'ils ne sont pas pressés par le mouvement de la foule, à moins qu'ils ne soient tout simplement assis dans leur voiture, auquel cas les rapports sociaux sont forcément minimes, et au pire, déshumanisants ?

Cette vaste question reste évidemment spéculative et largement indémontrable. En revanche, on peut comparer à partir de la photographie d'intervalle le mouvement des gens quand il y a, ou pas, piétonnisation, et déterminer si cette dernière favorise effectivement l'arrêt. Les catégories d'usage évoquées précédemment ne nous ont pas été très utiles ici : les usages 8 à 14 décrivent bel et bien des personnes en mouvement, mais nous n'avons pas compilé le mouvement de chaque personne sur chaque photo. Nous avons donc entrepris de réanalyser les 516 photos de l'Avenue Bernard pour déterminer si les 13 629 personnes que nous pouvons observer au cours des 15 séances de 3 heures, incluant 4 séances précédant l'activation et 11 séances pendant l'activation, sont en mouvement ou stationnaire.

Une telle analyse n'est évidemment pas sans failles. 3 écueils en particulier, sont apparus : (1) il est parfois difficile de déterminer en photo si une personne est stationnaire ou en mouvement. Les photos précédentes ou suivantes viennent parfois en renfort, mais un certain nombre d'observations inconcluantes n'ont pas été compilées. (2) Nous avons également compté les personnes en voiture, ce qui représente évidemment un défi puisqu'il est souvent difficile de dire s'il n'y a plus qu'une personne dans une auto en mouvement. De plus, une voiture cache évidemment des personnes se trouvant potentiellement derrière, ce qui fait partie des limites inhérentes à la photographie. Enfin, (3) une séquence de photos nous montre des personnes stationnaires apparaissant potentiellement plusieurs fois sur les photos, et des personnes en mouvement qui ont plus de chance de disparaître des autres photos. À l'inverse, plus de gens en mouvement sont comptabilisés, précisément parce qu'ils bougent, ce qui s'équivaut finalement. Notre étude s'intéresse à des fragments de temps et d'espace, et son intérêt consiste à révéler des tendances. Ce que nous disent ces instantanés sur la dynamique du lieu est plus intéressant que le détail de chacune des scènes.

Malgré ces obstacles méthodologiques, nous avons pu dégager un ratio à partir duquel travailler et comparer les données : sur la base constante d'1 personne en mouvement, combien de personnes sont-elles stationnaires au cours d'une séance ? Un espace plus axé sur la circulation, ici, aurait un ratio égal ou inférieur à zéro, alors qu'un espace où les corps sont arrêtés verrait son ratio augmenter. Pour l'ensemble de nos observations, le ratio observé a été de 2,47 personnes stationnaires pour chaque personne en mouvement.

Nos observations nous ont ainsi permis de conclure que la piétonnisation augmente le ratio de personnes stationnaires par rapport aux personnes en mouvement. Dans les observations de la rue en temps normal, le ratio de personnes stationnaires est de 0,98 : 1, c'est-à-dire qu'en chiffres absolus, on voit plus de gens sur chaque photo qui sont en mouvement que de gens arrêtés. De fait, on y voit en moyenne 11,15 personne en mouvement contre 8,74 stationnaires par photo, et ce, incluant les individus à bord de véhicules. Voici par exemple une photo prise un peu plus d'une demi-heure après celle présentée un peu plus haut. On y décompte 10 personnes en mouvement et 3 personnes stationnaires, une observation en phase avec le ratio 0,96 : 1 pour l'ensemble de la séance de 3 heures.



Avenue Bernard, 24 mai, 19 h 25

Les choses commencent à changer en période d'installation, car la rue est soudainement fermée. Le ratio personne stationnaire/en mouvement monte ainsi à 1,45 : 1, une différence essentiellement due à la baisse du mouvement (et non pas à l'augmentation des personnes arrêtées). Cette baisse voit en effet le nombre de personnes en mouvement passer de 11,15/image à 6,64/image. La photo suivante montre par exemple que le site reste encore un espace de circulation, mais qu'un certain nombre de personnes commencent à s'y arrêter malgré l'aménagement rudimentaire (13 personnes arrêtées contre 6 en mouvement).



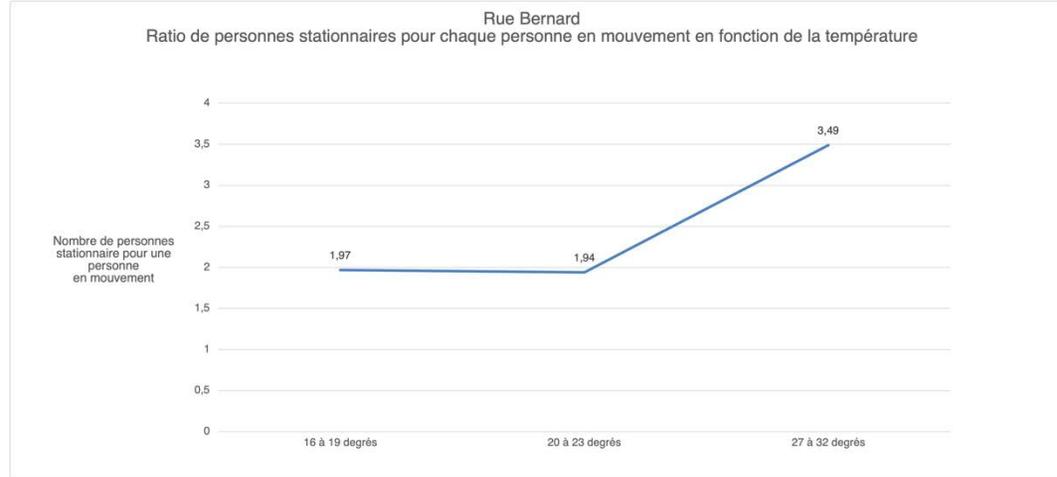
Avenue Bernard, 11 juin, 12 h 27.

Enfin, quand le site est ouvert, le nombre de personnes en mouvement baisse encore légèrement par rapport à l'état initial, mais la nature des transports est radicalement changée : les gens circulent désormais à pied, en vélo, en poussette, en mobilité avec aide technique, mais très peu évidemment en voiture, hormis les traverses sur la rue Outremont qui font partie de notre boîte visuelle. Or, ce qui change plus significativement encore, c'est le nombre de personnes arrêtées dans l'espace : celui-ci qui grimpe à 22,61 personnes/image. Le fait d'activer la piétonnisation a donc multiplié par 2,7 le nombre de personnes stationnaires par rapport au nombre de personnes en mouvement, pour une moyenne de 2,93 : 1 dans les séances activées, ce qui tend à démontrer qu'une piétonnisation rend la rue plus « collante », c'est-à-dire qu'elle attire plus de gens qui vont s'y arrêter plus longtemps. L'image ci-dessous montre le moment où l'on a saisi le plus de personnes stationnaires durant l'été (68), contre seulement 5 personnes en mouvement, ce qui correspond à un ratio de 4,77.1 pour la séance de 3 heures. Fait à noter, la piétonnisation a été reprise depuis tous les étés, et son aménagement a été bonifié d'alcôves avec pare-soleil en remplacement des parasols visibles ici, ce qui pourrait augmenter encore plus le pouvoir de ralentissement du site.

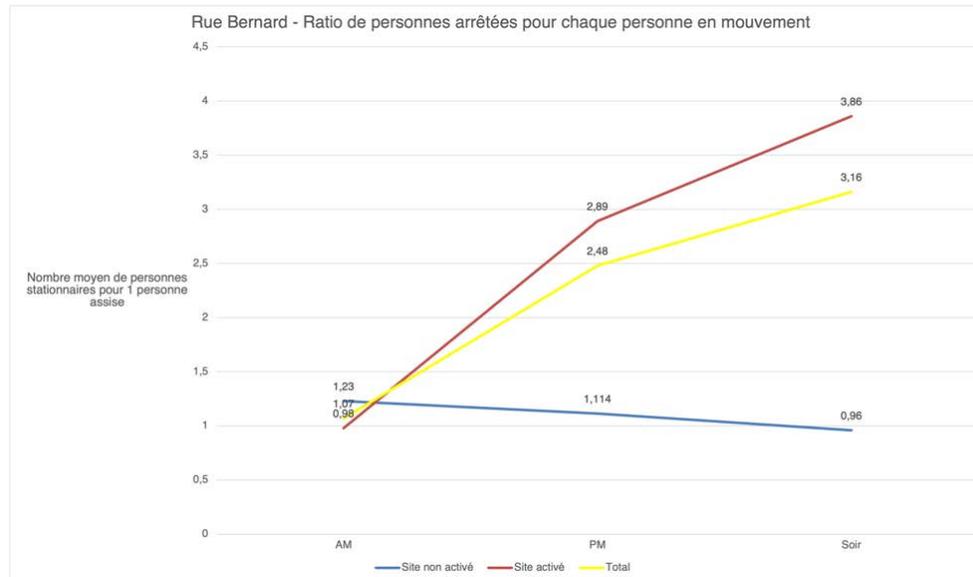


Avenue Bernard, 22 août, 20 h.

D'autres facteurs influent aussi le mouvement, des facteurs qui sont d'ailleurs réunis dans la dernière image. Par exemple, les journées très chaudes rendent, au-delà du jeu de mots, cet espace beaucoup plus collant ! Si le ratio ne dépasse pas la barre de 2 : 1 entre 16 et 23 degrés, le nombre de personnes stationnaires monte à 3,49 : 1 à partir de 24 degrés, comme l'illustre le graphique suivant. Prenons quand même en considération ici qu'il y a une crèmerie dans l'espace analyse, ce qui explique sûrement en partie son attrait lors des canicules. N'empêche, même s'il s'agit d'un quartier bien nanti, 71,6 % des résidents d'Outremont habitent en appartement (Ville de Montréal, 2018) et n'ont possiblement pas de cour privée, ce qui fait en sorte que l'accès gratuit à un tel espace les soirs de grandes chaleurs contribue grandement à l'équité territoriale. Il serait d'ailleurs intéressant d'étendre l'analyse à des températures plus froides, la piétonnisation de Bernard étant limitée à la saison estivale.



Hormis la température, c'est l'heure de la journée qui voit les données de mouvement varier le plus parmi les variables à notre disposition. De fait, le ratio de personnes arrêtées augmente graduellement au cours de la journée, de 1,07 : 1 à 3,16 : 1 entre le matin (avant midi) et le soir (après 17 h). Cette tendance s'observe par contre seulement lorsque la piétonnisation est ouverte, alors que le ratio monte à 3,86 : 1 tandis qu'il stagne autour de 1 : 1 quand la rue est ouverte à la circulation automobile.



Autrement dit, les gens s'arrêtent davantage l'après-midi et le soir lorsqu'il y a une piétonnisation, ce qui pourrait être lié aussi au fait que la piétonnisation a lieu l'été, saison où la température invite les gens à sortir le soir. Peut-être faut-il tenir compte aussi du soleil qui frappe directement la rue entre 11 h et 16 h environ, un moment où l'on a souvent vu des patrons d'appropriation permettant aux usagers présents de se protéger du soleil, comme ici :



Avenue Bernard, 31 août, 11 h 35.

Reste à considérer l'une des grandes particularités des projets de placemaking, soit l'usage courant de chaises et autres équipements mobiles qui permet notamment de se repositionner en fonction du soleil ou de la pluie, un sujet exploré dans la prochaine section.

d. La vie des objets : étude de l'agentivité du mobilier urbain

Analyser 1512 photos dont la plupart montrent des espaces urbains parsemés d'équipements mobiles (chaises, tables, parasols, etc.) donne forcément à voir des centaines de modifications dans l'aménagement, la plupart étant occasionnées par des visiteurs qui remodelent l'espace à leur goût, mais certaines étant causées par le vent, la pluie ou d'autres causes naturelles. Cette flexibilité du mobilier est volontaire, car elle s'inscrit dans une idée chère au placemaking selon laquelle la mobilité et la légèreté des équipements améliore l'appropriation des espaces publics. Un entretien réalisé en marge de cette recherche avec une des responsables de la piétonnisation de l'Avenue Bernard confirmait cette intention : je lui demandais si le fait laisser les chaises et tables de qualité (certaines se vendent à plus de 100 \$!) à l'extérieur la nuit leur coût cher en vol, ce à quoi elle a répondu que les pertes annuelles en vol et bris étaient largement inférieures au coût en main-d'œuvre pour tout ranger chaque soir. Rationalité économique, donc, mais aussi vœux de confiance envers nos concitoyens et leur capacité à ne pas tout casser ou voler dès que l'occasion se présente. Cette attitude est peut-être plus difficile à adopter dans des quartiers défavorisés (quoique ?), mais il serait quand même souhaitable qu'elle se généralise.

Qu'importe cependant qui déplace le mobilier, nous allons adopter ici une posture inverse, inspirée de la théorie des assemblages (Delanda, 2016, Deleuze, Guattari, 1976) qui offre un cadre analytique à partir duquel l'agentivité, c'est à dire la capacité d'agir dans le monde, n'est pas le domaine réservé des humains ou des animaux, mais s'étend aussi au non-vivant qui, lui aussi, peut modifier l'évolution d'une situation urbaine. L'idée, en somme, ne consiste pas à dire qu'une chaise, par exemple, est vivante, mais à adopter le point de vue de cette chaise pour voir comment son déplacement, ou son vol, ou son bris, peu importe, agit sur l'assemblage dynamique qu'il forme avec les humains dans la ville. Que change le mobilier, en somme ?

Nous allons ici détailler quelques cas de figure montrant un éventail d'effets qu'entraîne la modification de l'aménagement, des transformations qui seraient impossibles, ou fortement restreintes, dans un aménagement pérenne où tout serait vissé au sol, immuable. Ces effets seront décrits par une série de verbes qui montre la richesse du dialogue espace/humains en cours sur les sites de placemaking.

Les équipements mobiles personnalisent l'appropriation des sites

Déplacer du mobilier n'est pas un geste banal : c'est une façon de personnaliser un lieu urbain, d'en faire une extension du domaine résidentiel, d'en faire, momentanément, un petit chez soi, pas au détriment d'autrui, mais parce l'intimité se joue aussi dans l'espace public. Or, ces déplacements et modifications prennent plusieurs sens, et vont des actions les plus subtiles aux plus évidentes. Nous avons compilé ici un échantillon de ces actions types en leur attribuant un verbe décrivant l'agentivité des objets, ce que leur modification d'emplacement change. La taxonomie créée n'est pas exhaustive : elle sert simplement à illustrer la variété des effets de l'espace sur les humains qui se l'approprient. Place au jeu des différences : cette section se lit et se regarde à partir des objets.

Rapporte

Cas de figure le plus courant dans nos observations, du mobilier est déplacé, réunissant des gens qui se connaissent manifestement. Ici, en simultanée, deux groupes se procurent des tables pour créer ces cellules d'intimité à l'ombre restante de ce milieu d'après-midi, l'individu à gauche réapparaissant à droite, alors que deux femmes à l'ombre saisissent la table laissée au soleil :



Avenue Bernard, 12 septembre, 15 h 10 et 15 h 15.

Le rapprochement prend différentes formes. Ici, un bébé pour qui le rapprochement vers la table rend le site plus adapté à ses besoins :



Le Bassin des merveilles, 26 août, 17 h 30, 17 h 40, 17 h 45.

Sur de nombreuses photos, le mobilier semble même s'être rapproché sans intervention humaine, une situation cocasse qui invite néanmoins à réfléchir au caractère intangible et éphémère de l'appropriation urbaine :



Place du marché, 26 août, 12 h 05, 12 h 10.

Isole

L'acte de se mettre à l'écart se définit parfois davantage par l'extérieur, comme une façon de s'isoler des autres personnes, une stratégie permettant de moduler le rapport à autrui et d'éviter de se sentir en captivité. Ici, un jeu de chaise musicale où une chaise Fermob (les chaises iconiques que l'on retrouve aussi au Jardin du Luxembourg) permet à une femme de s'isoler pour ensuite accueillir quelqu'un dans son sanctuaire temporaire, double action qui intègre aussi le fait de rapprocher des gens :



Avenue Bernard, 22 août, 17 h 5, 17 h 10, 17 h 25.

Une chaise est parfois placée dans une position stratégique d'isoloir où, tour à tour, des personnes viennent se ressourcer seules, ou se désolidariser momentanément d'un groupe, comme cette chaise seule (à droite) qui a accueilli fumeurs et passants au repos pendant près de 3 heures le 9 octobre :



Avenue Bernard, 22 août, 17 h 25, 17 h 45, 17 h 55.

Protège

L'étude de William H. Whyte *The Social Life of Small Urban Spaces* (1980) montre bien que le soleil est parfois désiré (l'hiver, notamment), parfois fui. Toute l'histoire de l'architecture en est aussi un témoin. Quand il fait soleil sur nos sites, la balade des chaises est incessante, comme ici pour se protéger des rayons :



Avenue Bernard, 12 septembre, 15 h 05, 15 h 10.

Expose

Il y a une dialectique des actions du mobilier : certaines modifications produisent un effet, d'autres produisent l'effet inverse. Parfois, ce n'est pas de se protéger des éléments naturels qui est souhaité, mais de s'y exposer. Les cas sont nombreux où le soleil devient un aimant, mais les choses auxquelles on veut s'exposer sont nombreuses : panorama, carré de sable, point d'eau, verdure. La valse ici est intéressante : un homme se saisit d'une chaise à gauche qu'il tourne vers le soleil. L'idée germe chez les deux hommes à la gauche qui vont aussi au soleil au même moment où la chaise originale est abandonnée :





Avenue Bernard, 5 juillet, 16 h 25, 16 h 30, 16 h 40.

Désinhibe

Les quatre dernières actions forment un crescendo. La première est très subtile, de faible amplitude dans l'espace, tandis que l'intensité monte jusqu'à son point culminant, du moins est-ce le cas dans nos observations. Tout un ensemble de rituels et d'habitus accompagne la communication sociale, et des sociologues comme Erwin Goffman (1966) ont depuis longtemps documenté la dimension spatiale des interactions dans l'espace public. Ainsi, deux chaises placées face à face plongent les interlocuteurs dans une profonde intimité qu'on veut parfois casser en décentrant l'angle des chaises, peut-être pour se tourner vers le spectacle urbain comme le font si bien les terrasses parisiennes, mais en tout cas pour se désinhiber un peu et laisser la conversation s'envoler sans se fixer dans les yeux.



Le Bassin des merveilles, 1^{er} août, 14 h 10 et 14 h 15.

Parfois, ce ne sont pas tant les frontières de l'intimité que l'on veut protéger, mais il s'agit plutôt de faire varier le niveau de formalité d'une installation. Ainsi, la configuration « repas » peut-elle devenir, en utilisant le même mobilier, un espace plus relâché, plus près du salon en quelque sorte, comme les chaises placées en parallèle nous le montrent ici :



Le Bassin des merveilles, 12 août, 17 h 5, 17 h 10.

Rend spectateur

Une curieuse variation sur l'action de « rapprocher » s'est parfois mise en branle sur les sites lorsqu'un évènement avait lieu. Le spectacle, en débutant, menait tout d'un coup à un vaste réarrangement du mobilier autour de ce noyau. Il ne s'agissait plus ici d'actions non coordonnées visant à se rapprocher d'un attrait, mais bien d'une double dynamique de compétition et de coordination pour inventer les meilleures places, ou du moins, pour créer des places adaptées aux différents besoins. Ici, le début d'un concert intime a donné lieu à de nombreuses modifications en quelques minutes. À noter, la chaise de la lectrice à droite est restée à l'écart, le concert devenant pour elle une musique d'ambiance, alors que d'autres spectateurs ont manifestement souhaité être au premier rang :



Avenue Bernard, 22 août, 19 h, 19 h 5, 19 h 20.

Unit

On a décrit précédemment l'acte de rapprocher un petit nombre de personnes. Parfois, le nombre d'individus est si important que c'est toute une intervention aménagiste qui est nécessaire pour unir un groupe. Certains groupes se forment progressivement, chaque membre se joignant à un conglomérat de chaises jusqu'à former un îlot autonome, comme ici à l'arrière où jusqu'à dix personnes sont dénombrées dans un ensemble fluctuant au cours des heures :



Avenue Bernard, 25 septembre, 12 h 25, 13 h.

Parfois, le groupe arrive en bloc, profitant de la flexibilité dans l'aménagement pour se doter d'un point d'ancrage à sa mesure, comme ici lorsqu'une table de pique-nique s'assemble à une table fixée au sol pour devenir le camp de base d'un groupe d'adolescents qui évoluera autour de cette installation jusqu'après notre départ à 21 h.



Place du marché, 4 août, 18 h 57, 19 h 02, 20 h 57.

Approprié

Le désir d'appropriation prend parfois des proportions étonnantes. Dans une rare scène photographiée alors que le Bassin des merveilles venait de fermer pour la saison et retrouvait son anonymat au cœur du parc Lafontaine, deux groupes vraisemblablement distincts l'un de l'autre ont simultanément trouvé les piles de tables et de chaises pour recréer partiellement le site de placemaking.

Cette démonstration de force résume à elle seule l'attrait de la personnalisation de l'espace public, une veine longtemps obstruée dans les villes Occidentales par souci d'hygiénisme, ou fantasme d'ordre public, qui sait. Citoyens, à vos chaises et tables ! Ces espaces publics nous appartiennent, semblent nous dire ces deux paisibles tablées. Une merveille au bassin.



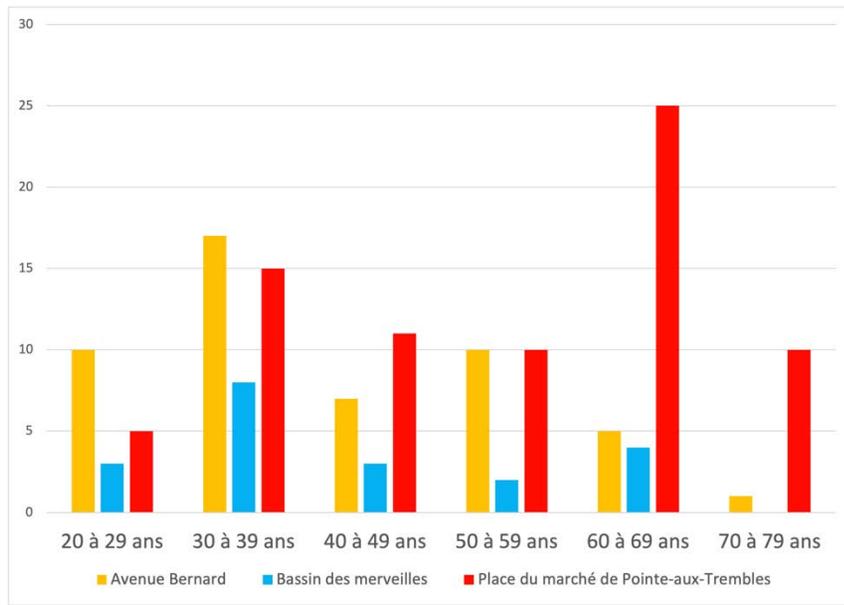
Le Bassin des merveilles, 11 septembre, 18 h 10, 18 h 15, 18 h 20.

e. Perception des usagers

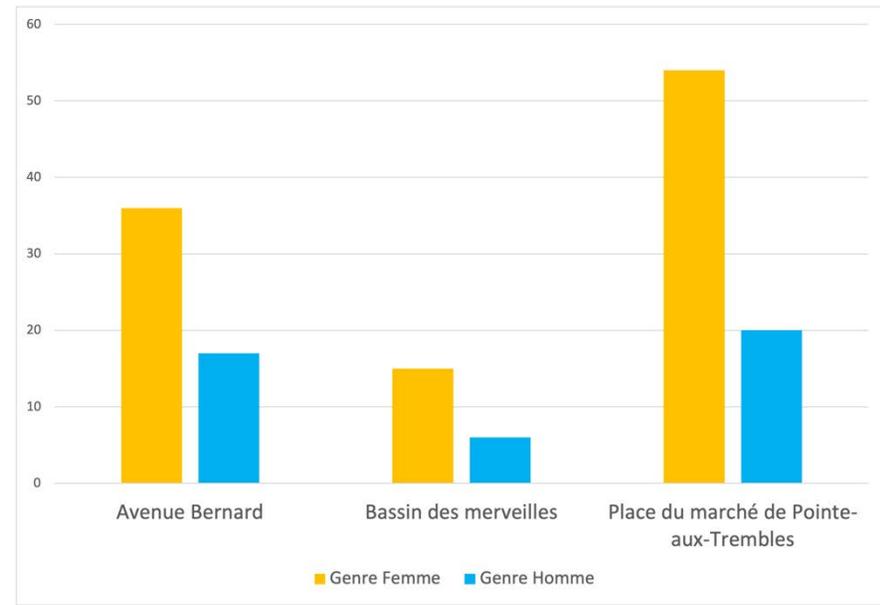
Nous avons jusqu'ici observé des personnes dans l'espace public et tenté de comparer leur comportement entre des espaces publics traditionnels et des sites de placemaking, mais nous ne leur avons pas posé la question directement encore : est-ce qu'elles estiment y socialiser davantage qu'en d'autres espaces (publics) ? Le cas échéant, est-ce que ces sites bonifient l'offre en espaces publics dans un milieu de vie en proposant une offre complémentaire ?

Pour répondre à ces questions, nous avons rencontré 146 personnes qui ont accepté de répondre à un court sondage. 62 % habitent dans les quartiers dans lesquels les sites sont implantés. 41 % visitent l'espace en question plusieurs fois par semaine, mais le tiers venait aussi pour la toute première fois, constituant un échantillon de gens relativement bien informés sur le projet. Sur le plan sociodémographique, 71 % sont des femmes, 60 % ont plus de 40 ans (les personnes entre 60 et 69 ans sont fortement représentées à la Place du Marché de Point-aux-Trembles) et 30 % ont entre 30 et 39 ans.

Groupes d'âge (n=146)

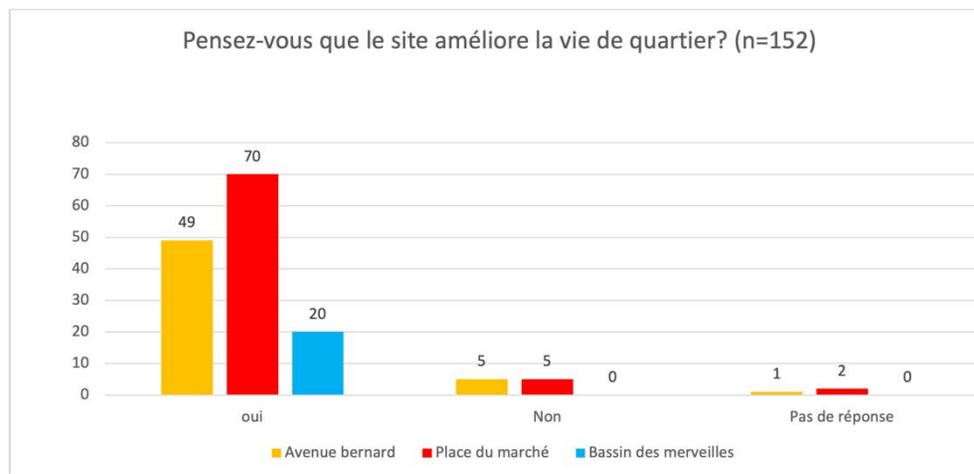


Genre (n = 146)

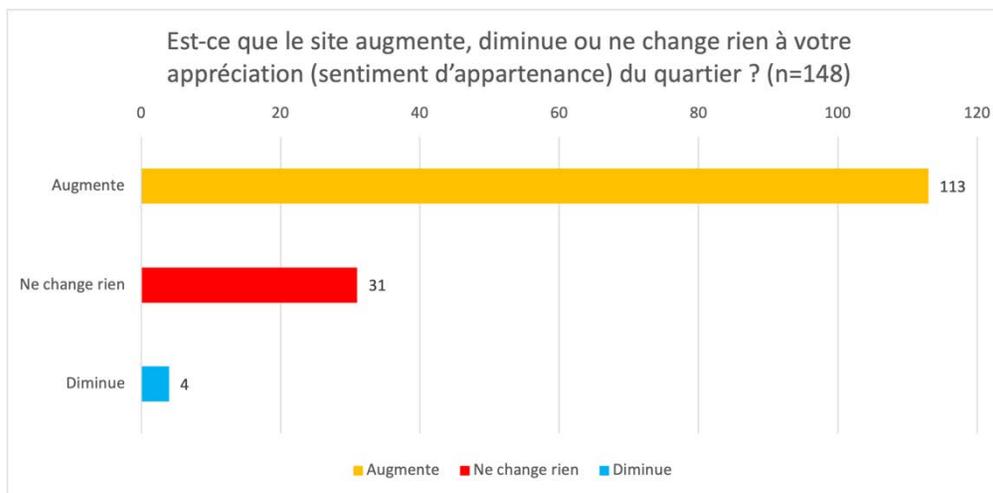


Les sites de placemaking améliorent la vie de quartier

Dans l'ensemble, les impressions recueillies tendent à peindre une image très positive de ces sites. À la question « Pensez-vous que le site améliore la vie de quartier ? », une écrasante majorité a répondu « Oui », soit 91 %.

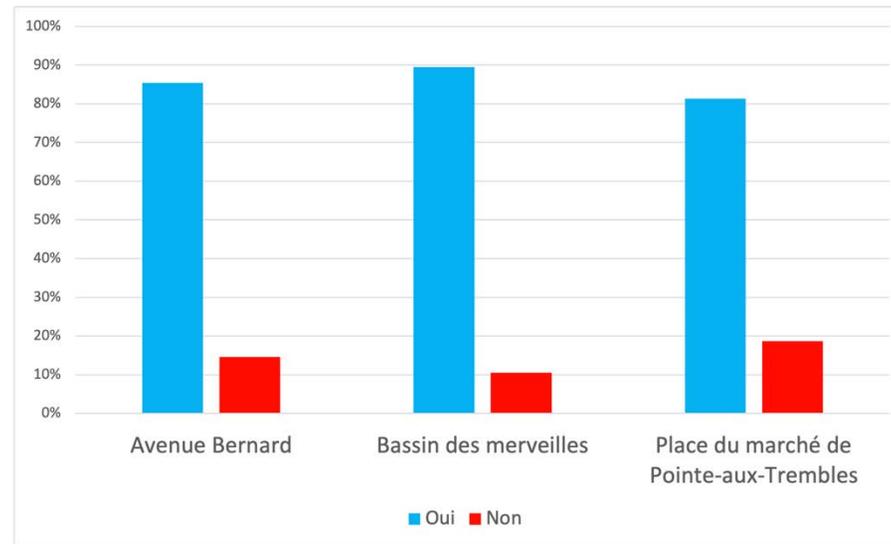


Les sites seraient de plus en mesure d'augmenter le sentiment d'appartenance au quartier selon les $\frac{3}{4}$ des répondants (76 %) :



Enfin, 85 % des répondants affirment que les sites sont adaptés à leurs besoins. Il est intéressant de souligner que la Place du Marché a reçu le plus de réponses négatives ou indifférentes à ces trois questions. Ce constat révèle potentiellement un certain décalage de l'intervention dans le contexte particulier de Pointe-aux-Trembles où les usagers, plus âgés, semblent moins attirés par des équipements comme la buvette. N'empêche, la grande majorité des personnes consultées ont un avis positif sur le projet qu'ils connaissent.

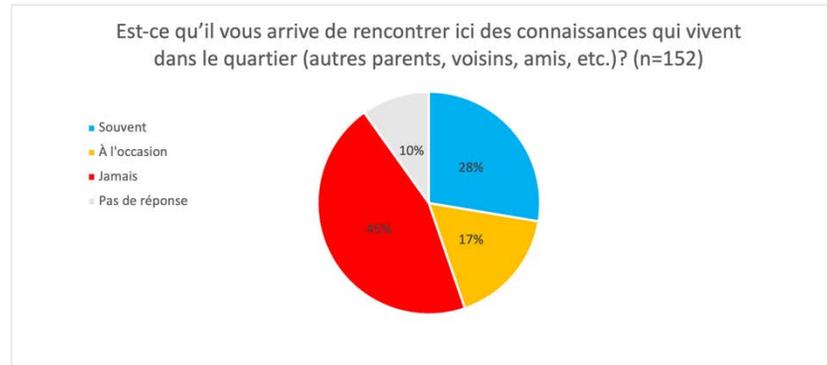
Pourcentage des réponses positive et négative à la question : « Trouvez-vous que le site est bien adapté à vos besoins ? » (n=151)



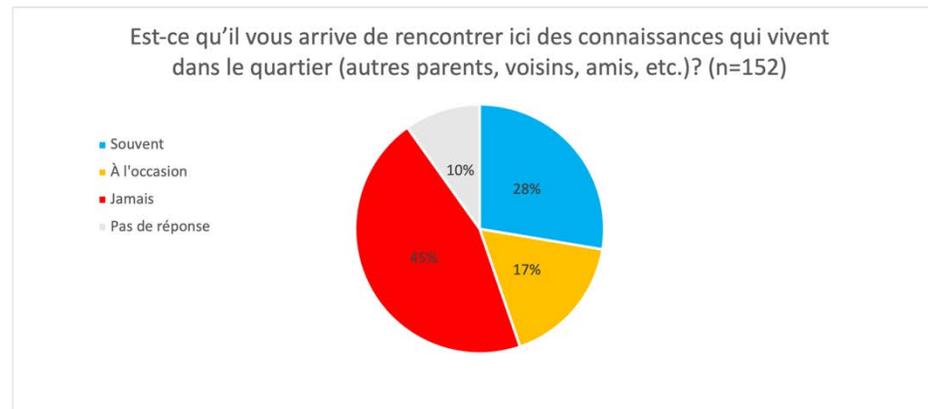
Nous savons donc que les sites sont estimés, mais il reste à comprendre pourquoi. Sur ce plan, le microsondage ouvre des pistes de réflexion intéressantes, alors que d'autres avenues explorées restent inconcluantes. Nous avons ainsi soumis aux répondants deux grandes hypothèses sous forme de question, en plus de les laisser s'exprimer eux-mêmes sur ces hypothèses dans des sous-questions ouvertes.

Les sites de placemaking luttent contre l'isolement social

Première grande hypothèse : la particularité des sites de placemaking serait leur capacité à générer des occasions de sociabiliser, notamment en vertu de leur aménagement flexible et modulable permettant à des usages inédits de se côtoyer. Nous avons déjà montré ici que les sites activés voient la diversité des usages simultanés augmenter, mais que pensent les répondants de cette idée ? D'abord, près de la moitié (45 %) rencontrent parfois ou souvent sur les sites des connaissances qui vivent dans le quartier.



Les sites s'inscrivent donc dans une certaine dynamique de quartier. Qu'en est-il alors du rapport avec des inconnus, qu'ils soient du quartier ou non ? À cette question, presque la moitié (45 %) des personnes qui n'en sont pas à leur première visite sur place disent y avoir déjà parlé à des personnes qu'elles ne connaissaient pas préalablement, ce qui n'est pas garant d'une interaction prolongée, mais qui vaut à tous de moins d'être salué à une époque marquée par l'isolement social.



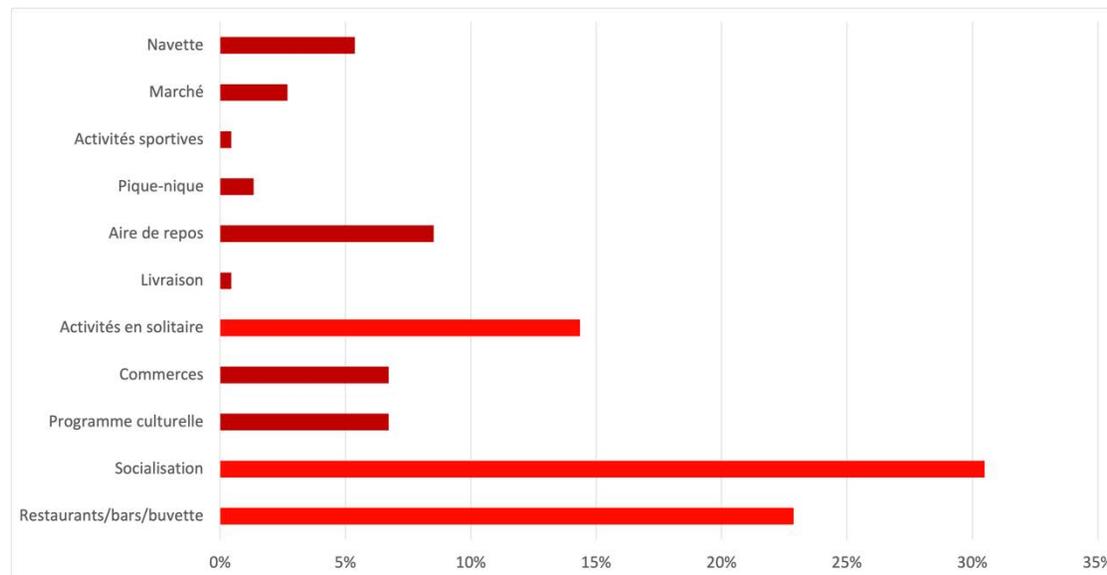
La dimension « socialisation » des sites se confirme dans une question ouverte où les répondants sont invités à nous dire ce qu'ils préfèrent sur les sites. Bien qu'il ne s'agisse pas d'un entretien en profondeur qui nous permettrait de rentrer dans le détail des perceptions par rapport aux interactions sociales, il est révélateur que le principal motif évoqué pour fréquenter ces lieux soit la « socialisation » plutôt qu'une activité ou un service en particulier ou le fait d'y passer du temps seul, ce qui est par ailleurs possible et est même évoqué de nombreuses fois. L'hypothèse du lieu comme incubateur social, en somme, tend à se confirmer.

Sur l'ensemble des sites, les trois activités préférées sont :

- La socialisation
- Les restaurants/bar/buvette
- Les activités en solitaire
-

Pour le Bassin des Merveilles, la socialisation est l'activité la plus importante (28 % des réponses), suivie de près par la programmation culturelle (19 %). À la Place du Marché, la socialisation est de très loin l'activité préférée avec 38 % des réponses. Les activités en solitaires suivent au deuxième rang (23 %). En ce qui concerne l'Avenue Bernard, le portrait est un peu différent avec 43 % des réponses pour les restaurants/bars/buvette, ce qui a beaucoup à voir avec le Bilboquet, une crèmerie très fréquentée l'été. Vient ensuite la socialisation avec 23 % des réponses.

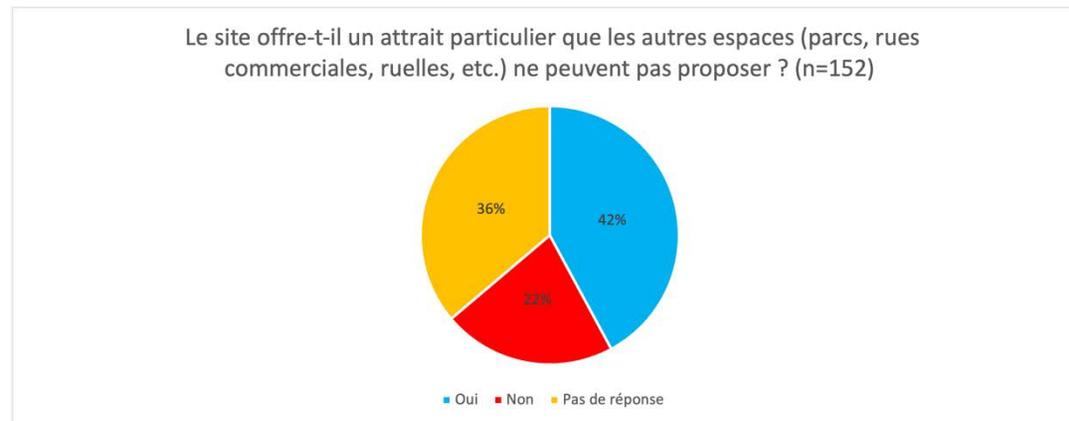
Question ouverte : Activités préférées en pourcentage (n=152)



La perception d'un urbanisme compensatoire à consolider

L'analyse des données d'observation photographique nous a bien révélé précédemment que les gens qui parcourent ces lieux semblent venir y chercher une expérience autre qu'un parc, strictement, ou qu'une artère commerciale. Une des hypothèses sur le regain d'intérêt pour ce type de projet temporaire, en Amérique du Nord en particulier, est l'idée qu'il s'agirait ainsi d'un « urbanisme compensatoire », qui compenserait par exemple l'expérience des places publiques classiques souvent dépourvues de commerces et d'attractions, celles des artères commerciales qui n'offrent que très peu, en retour, d'espaces proprement « public » pour socialiser ou flâner sans se faire intercepter, et enfin, compensatoire par rapport aux lieux de résidence où les gens interagissent de moins en moins avec leurs voisins. Pensons ici aux projets de condominiums où toutes les activités se trouvent sur les toits (piscines, gyms, etc.), mais où l'interface avec la rue est minimale, limitant en somme la possibilité d'entrer en contact avec les résidents de son quartier.

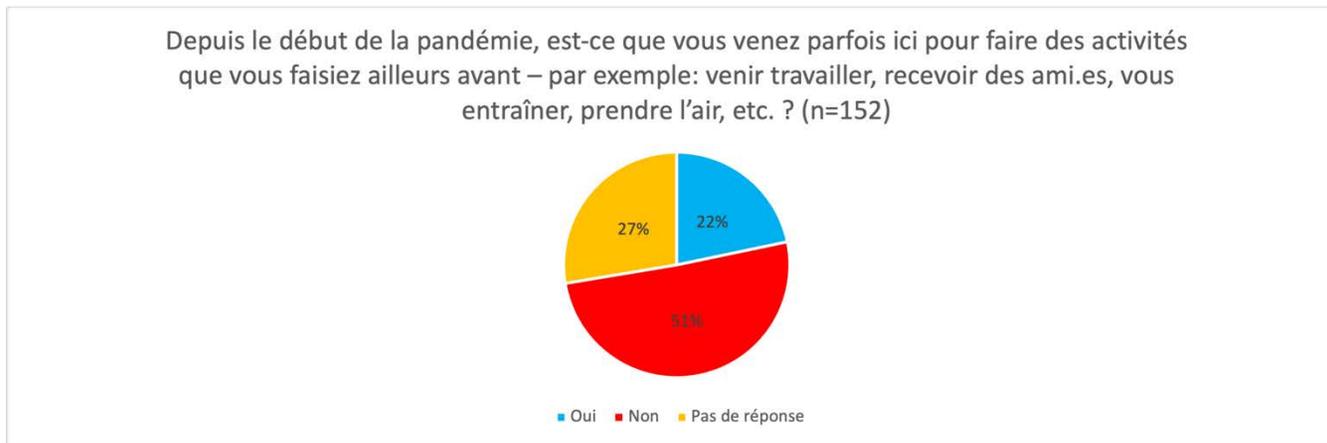
Les résultats à deux questions au microsondage nous permettent de dire que cette tendance semble émerger, sans que les personnes interrogées soient pour autant en mesure de mettre précisément le doigt sur l'aspect complémentaire du placemaking par rapport à l'offre traditionnelle en espaces publics. Ainsi, nous leur avons d'abord demandé directement s'ils estimaient que les sites visités offrent un attrait particulier que les autres espaces (parcs, rues commerciales, ruelles, etc.) ne peuvent pas proposer, ce à quoi quatre personnes sur dix (42 %) ont répondu par l'affirmative.



Pour qui a répondu « oui », les raisons restent plutôt circonstanciées. Plusieurs notent que les améliorations apportées à l'espace, et considèrent la régénération comme une bonification dans le quartier par rapport à d'autres espaces similaires qui n'ont pas été requalifiés. La proximité de la maison ou des commerces est aussi évoquée à quelques reprises, une réponse intéressante qui suggère une synergie qu'on ne retrouve pas dans un parc ou dans un centre commercial, par exemple. Quelques personnes, enfin, ont explicitement évoqué la variété des services ou l'aspect « complémentaire » du site, mais il ne s'agit là que d'un petit nombre de répondants, ce qui semble

indiquer que la nature « compensatoire » de ce type d'urbanisme est soit peu comprise encore, ou qu'il s'agit d'une idée complexe qui s'exprime mal en une réponse courte.

La seconde question que l'on a posée à ce sujet est plus spécifique à l'expérience de chaque individu, et réfère aussi au contexte particulier de la sortie de pandémie qui prévalait en 2021. Nous leur en effet avons demandé si depuis le début de la pandémie, ils venaient « parfois ici pour faire des activités que vous faisiez ailleurs avant, ce à quoi une personne sur cinq (22 %) a répondu « oui ».



Ce 22 % peut être interprété de plusieurs façons. Une lecture pessimiste pourrait y voir un phénomène plutôt marginal, un urbanisme qui ne compense ou ne complète pas grand-chose finalement, et qui est appelé à se muter en des équipements permanents (parcs, places publiques) dont on aurait, à l'inverse, réellement besoin. Ce serait cependant oublier que ce type de projet était quasi-inexistant une décennie auparavant, et que ce 22 % émerge en réalité de rien. Il constitue, en ce sens, une réelle émergence dans l'offre du quartier dont la marginalité ne saurait s'expliquer que par l'effet de nouveauté. Les réponses à la question ouverte adressée spécifiquement aux personnes ayant répondu « oui » semblent conforter cette lecture : par exemple, 9 personnes ont mentionné qu'elles avaient commencé à y recevoir des amis. 9 sur 152, c'est peu (6 %), mais ce n'est pas rien. De même, d'autres ont parlé du site comme d'une destination où ils allaient désormais pour sortir de la maison (ou « prendre l'air »), s'entraîner ou encore travailler. Que les traces du caractère « compensatoire » de cet urbanisme soient présentes nous semble évident, mais cette idée reste à consolider, du moins sur le plan des représentations que s'en font les usagers.

5. Bibliographie

5. Bibliographie

Chenal, Jérôme (2009). *La rue, la photographie, l'observation et l'anthropologie visuelle : tentative de description d'une méthode*, Paris, Les éditions du Lasur

Degenne, Alain, 2009. «Types d'interactions, formes de confiance et relations», *REDES-Revista hispana para el análisis de redes sociales*, vol. 16.

DeLanda, Manuel, 2016. *Assemblage theory*: Edinburgh University Press.

Deleuze, Gilles et Félix Guattari, 1976. *Rhizome*, Paris : Éditions de Minuit.

Ethier, Guillaume et Juliette Colinas (2018). « Mesure d'impact des sites de La Pépinière. Phase 1 : Sondage et entretiens 2018 ». Montréal, La Pépinière | Espaces Collectifs. 35 p.

Ethier, Guillaume, Grisot, Sylvain. 2023. *La ville analogique*. 2^e édition. Rennes : Éditions l'Apogée.

Gehl Institute et Centre d'écologie urbaine de Montréal (2019). *Guide complet des outils d'observation de la vie dans l'espace public*. Montréal : 13 p

Goffman, Erving, 1966. *Behavior in public places notes on the social organization of gatherings*, New York: Free press.

IAU Île-de-France. 2018. « Urbanisme transitoire : une nouvelle manière de fabriquer la ville ? ». In ACTES DU SÉMINAIRE ENS-IAU DU 9 MARS 2018 SUR LES QUESTIONS URBAINES En ligne. <[Kudla, Daniel, 2023. « Masking Visible Poverty through 'Activation': Creative Placemaking as a Compassionate Revanchist Policy », *Social & Cultural Geography*, p. 1-20.](https://www.institutparisregion.fr/societe-et-habitat/les-seminaires-ens-linstitut-paris-region-sur-les-questions-urbaines/cycle-2017-2018/urbanisme-transitoire-une-nouvelle-maniere-de-fabriquer-la-ville/#:~:text=L'urbanisme%20transitoire%20r%C3%A9ussit%20souvent,modalit%C3%A9s%20de%20la%20fabrique%20urbaine.>>.</p></div><div data-bbox=)

Lydon, Mike et Anthony Garcia, 2015. *Tactical Urbanism : Short-term Action for Long-term Change*, New York: Island Press.

Pauwels, Luc, 2016. «Urban Communication Research| Visually Researching and Communicating the City: A Systematic Assessment of Methods and Resources », *International Journal of Communication*, vol. 10, p. 1309-1330.

The Project for Public Spaces. 2017. «What Makes a Successful Place?». En ligne. <<https://www.pps.org/article/grplacefeat>>. Consulté le 26-07-2024.

The Project for Public Spaces. 2009. «The Origin of the Power of 10». En ligne. <<https://www.pps.org/article/poweroften>>.

Statistique Canada (2021). « Échantillonnage non probabiliste ». Canada En ligne. <<https://www150.statcan.gc.ca/n1/edu/power-pouvoir/ch13/nonprob/5214898-fra.htm>>.

Toolis, Erin E, 2017. «Theorizing critical placemaking as a tool for reclaiming public space», *American Journal of Community Psychology*, vol. 59, no 1-2, p. 184-199.

Ville de Montréal, 2018. *Profil sociodémographique. Arrondissement d'Outremont*. Service du développement économique. 42 p.

Whyte, William H., 1980. *The Social Life of Small Urban Spaces*, Washington: Conservation Foundation.